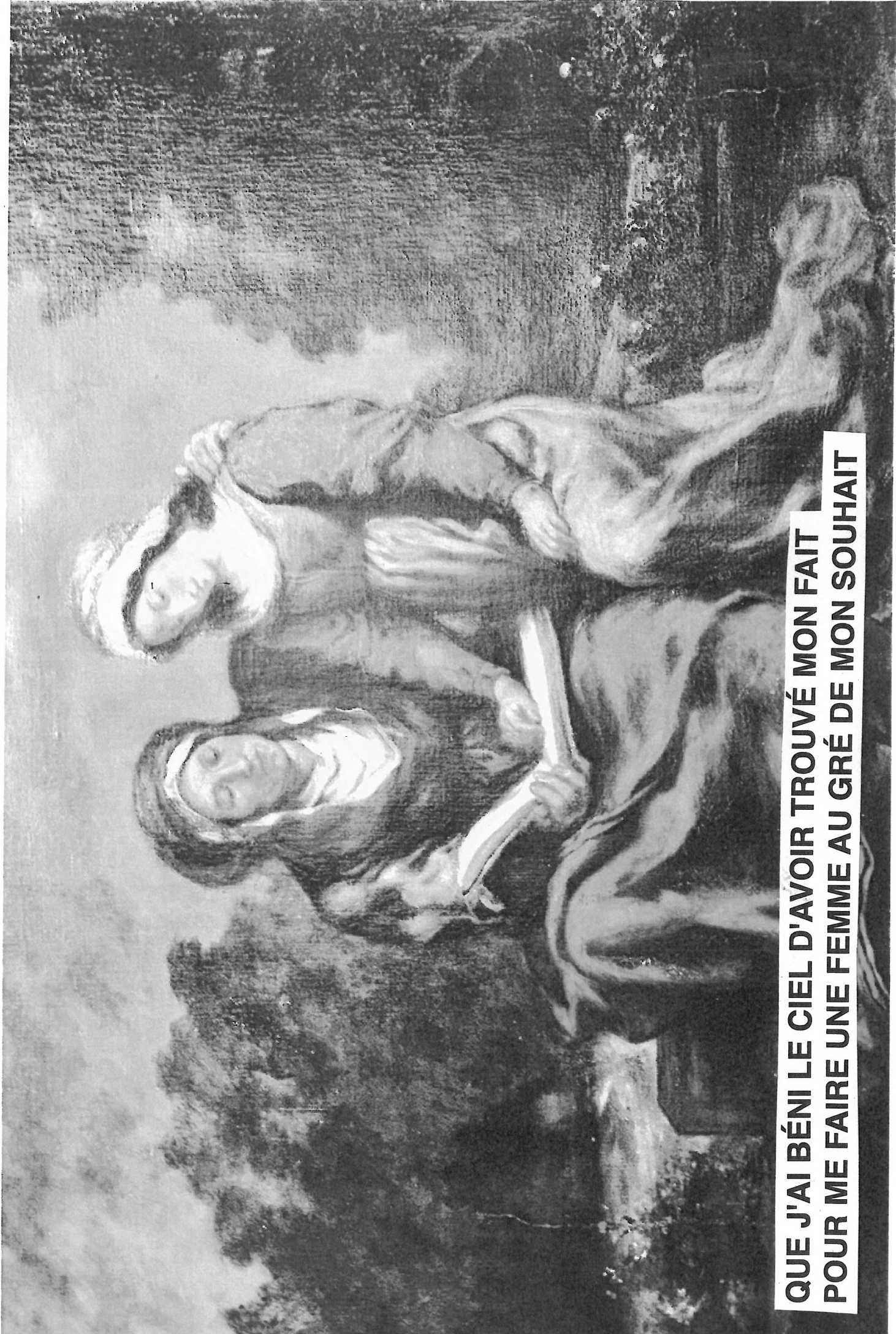


L'ECOLE DES FEMMES #1

THEATRE PERMANENT

JOURNAL 9 MAI 2014
n° 131



**QUE J'AI BÉNI LE CIEL D'AVOIR TROUVÉ MON FAIT
POUR ME FAIRE UNE FEMME AU GRÉ DE MON SOUHAIT**

Le marché de la viande ou L'expérience de l'école

« L'infériorité intellectuelle de tant de femmes, qui est une réalité indiscutable, doit être attribuée à l'inhibition de la pensée, inhibition requise pour la répression sexuelle. » S. Freud, *La vie sexuelle*.

« Toute femme qui pense est féministe. » P. Rist

« La prétendue libération des femmes n'a pas consisté dans leur émancipation de la sphère domestique, mais plutôt dans l'extension de cette sphère à la société toute entière. » Tiqqun, *La Théorie de la jeune fille*.

La femme® est un produit culturel à usage unique
à mi-chemin entre le kleenex et le rasoir
Quand elle n'est pas légère, elle en devient rasante.

La femme® est un objet à usage unique ou répété
Il existe des versions plus résistantes, lavables, ou pouvant être rechargées,
on les appelle « épouse »
L'intérêt de l'usage unique est le moindre coût de production et la réactivation de la consommation
C'est un produit que l'on appelle « putain ».

La femme® est un produit nettoyable,
Il en existe en sachet,
On les appelle « vierge »,
250\$ pour se refaire une virginité
30 000\$ pour se payer l'hymen d'une adolescente trouvée sur Internet,
10\$ une lycéenne raptée au Nigéria
50\$ une pipe touristique.

La femme® est un objet rapidement suranné,
Dieu l'a construite dans une perspective d'obsolescence programmée,
Il lui a dit
Tu accoucheras dans la douleur
Tu t'épouilleras dans la douleur
Tu racheteras la faute
Tu souffriras sur tes napperons
Tu souffriras sur tes cornettes
Tu souffriras sur tes éponges et tes biberons
Et tu feras silence
Et tu épouseras
Et tu travailleras
Et tu te réchaufferas à la flamme de l'espérance
Et tu seras pour tous la Joconde
Sourire léger front lisse regard lointain beauté faite pour les chambres et les salons on te regarde une minute trente et puis on passe à la suivante parce que faut bien dire ce qui est très vite tu nous emmerdes
Et tu seras mendicante en dépit du women's lib
Et tu seras valeur refuge - blanche blonde et bordée
Et tu ne sauras même plus ce que tu dois aux combats de celles
Et ton destin sera conditionné par tes dons
Et tu seras le territoire perdu de la république la première ligne du front

Celle qui reste après les ruines

Résidu

Os et munitions encore dans le ventre

Qu'est-ce qu'on fait avec ça ? On ouvre les cuisses et il en sort un cri

Tu seras de la troisième vague féministe mais quand le mot viendra en toi tu ignoreras tout de l'existence des deux autres.

Il y a une scène dans un film soviétique des années 50 où l'on voit une soldate russe, surveillant un prisonnier, un jeune officier de la Garde blanche – ils sont seuls, dans le désert, ils sont seuls, et elle, elle se laisse émuvoir par lui, elle tombe même éperdument amoureuse, elle ne pense pas aux conséquences, elle pense seulement à ça, qu'il la touche immensément, qu'il est très loin en elle, qu'elle veut aller plus loin en lui – ils sont seuls, ils fument des cigarettes, comme ça, pour passer le temps, pour habiter le silence et la différence, ils fument et voilà qu'il n'y a plus de papier, plus de papier pour rouler le temps et le laisser partir en fumée, alors, elle, pour continuer, pour qu'ils puissent continuer, elle lui tend son carnet, le carnet où elle écrit des vers, le carnet où elle s'est inventée une voix, et lui, on le voit déchirer les pages, prendre son tabac, et rouler sa cigarette dans sa voix à elle qu'elle lui avait tendue.

C'est très long. C'est anecdotique. Simpliste presque. Et c'est insoutenable.

Elle, ce pourrait être Agnès, lui Arnolphe, il pourrait.

Ceci est ta tragédie

Ceci ton salut

Ceci ton nom

C'est ce que dit la fumée de la cigarette qu'il roule complaisamment

N'ayant rien

Ni don

Ni éducation

Ni bonne manière

Ni contrôle de toi-même

Tu diras prenez-moi

Apprenez-moi

Cachez-moi

Brûlez-moi

Ne me laissez pas trop vivre ne laissez pas entrer la tentation

Tu ne sauras pas quoi faire

Tu seras encombrée

Tu feras l'expérience du tragique

Avec un peu d'humour tu feras l'expérience de dada

Tu feras l'expérience de la domination

Tu apprendras dans tes organes

que la femme®

est un bien de consommation destiné à être recyclé sous diverses formes

avec ou sans bouchon

tu apprendras que la femme® est

une fiction construite pour le plaisir de l'homme

Tu apprendras aussi que

la femme® n'existe pas

que tu n'existes pas

Tu useras tes genoux en roulant dans ta bouche les leçons du phallus, qui emmerdent tout le monde, surtout ceux qui en ont, tu mouilleras tes lèvres de ces récitations, tu y trouveras du plaisir

Vingt points, quinze points, un point,

Celui du plaisir

qui porte le nom d'un médecin allemand

Et ce plaisir sera ta perte et ta complicité
Tu réciteras ce qu'on te demandera
Tu seras le marché de la viande
Tu feras l'expérience de l'Ecole
De ses leçons, de sa discipline, de la fabrique du consentement,
Tu découvriras l'anatomie de la Pin'Up,
Tu t'interrogeras sur ce destin d'il y a plus de 300 ans
Tu regarderas Agnès et tu t'y verras en miroir
Tu prononceras tes prières sur le ton de ses résignations
Tu voudras l'éloigner de toi
Tu voudras t'en sentir proche
Croire qu'il y a entre elle et toi
l'assaut terrible contre les bêtes sans défense
le rire après les insultes
Tu verras Molière ouvrir ici la scène de l'ignorance se risquer à penser le négatif d'une émancipation
proposer une expérience qui nous enseigne encore qui stabilise moins le sens qu'il ne le fera dans *Les Femmes savantes*
Tu te demanderas pourquoi la scolarisation de la fille fait peur
Pourquoi la femme qui pense fait peur
Pourquoi on la préfère docile infantile dévouée au bonheur qui roucoule comme un soleil
Tu repenseras à cette scène de *Jules et Jim* où dans un bar un homme présente sa compagne muette
« le sexe à l'état pur »
Tu te rappelleras de ce premier numéro du GRIF, paru en 1973, qui s'ouvrait sur cette question : « Le féminisme, pour quoi faire ? »
Tu te demanderas, *L'Ecole des femmes* pour quoi faire ? pour quelles questions ? pour quelles réponses ?
C'est pour avancer dans ces questions, pour risquer des réponses, pour explorer le devenir de cette école des femmes, que nous avons voulu mener des entretiens que nous publierons tous les vendredis, moins dans la perspective de dresser un état des lieux des politiques du genre et du sexe – des ouvrages théoriques le font déjà très bien, et ces témoignages n'ont pas l'ambition de s'y substituer – que pour donner la parole à des points de vue singuliers, pour faire parler Agnès, pour imaginer les pages qu'elle aurait pu écrire si Arnolphe ne les avait pas fumées.
Ce premier entretien, « Honni soit qui mâle y pense », nous offre l'occasion d'un retour sur les expériences féministes des années 70/80. En quoi ces combats nous concernent-ils ? Qu'ont-ils à nous dire ? à nous apprendre trente ans après, maintenant que les garanties minimales semblent être des acquis dont nous avons oublié l'histoire ? Que nous disent-ils de notre différence ? De notre colère aussi vis-à-vis de ces luttes, de celles qui ont été menées et se sont suspendues ? De ces gestes interrompus ?
A l'adolescence, dans la chambre d'une amie, j'avais découvert ces mots « On ne naît pas femme, on le devient ». Je ne connaissais pas Simone de Beauvoir. Je ne savais rien du féminisme. Je ne connaissais rien aux armes spécifiques qui dessinent les genres. À l'époque, je me souviens, j'avais cru entendre un mot d'ordre dans cette carte - cette carte dans la chambre elle disait : « Il va falloir travailler pour correspondre au complexe mode-beauté-virginité, travailler pour avoir ce corps, ces gestes qu'on attend de toi ». Quand j'y repense, quand je revois ces adolescences clouées au trépied string-vernish-brushing, que je me revois incapable de comprendre autrement cette phrase, je me dis que la pauvre Simone se retournerait dans sa tombe si elle savait qu'une carte postale l'avait ainsi trahie.
Depuis l'histoire est passée par là.
Je sais que Simone dénonce les dispositifs qui fabriquent de la femme, sa construction, son usage historique, sa vocation économique à la disparition.
C'est cette béance, fragment d'une voix, qu'entrebâille cet entretien.
Il sera suivi par d'autres,
qui feront entendre ce texte commun que nous sommes en train d'écrire.

Honni soit qui mâle y pense

Entretien réalisé le 26 avril 2014

Q. *Qu'est-ce que c'est pour toi être une femme ?*

R. (Rires). C'est lourd. (Rires). Et ça va atterrir où ?

Q. *Ce serait une matière de travail et de réflexion autour de L'École des femmes de Molière, des entretiens qu'on aimerait publier dans le cadre du journal du Théâtre Permanent...*

R. Il y a quand même un problème, tu ne vas pas poser la question qu'aux femmes ?

Q. *Non, aux femmes et aux hommes.*

R. Mais, il y a des hommes qui vont te répondre du point de vue de la femme qu'ils ont en eux.

Q. *Très bien. C'est pas grave. Mais toi ?*

R. Bon. Pour moi « qu'est-ce que c'est qu'une femme ? »...

Q. *Non pas « qu'est-ce qu'une femme ? » mais « qu'est-ce qu'être une femme ? ». C'est pas la même question, je crois...*

R. Je vais reprendre mon lapsus parce que sûrement il est très intéressant. Et j'allais répondre en commençant par ça, « qu'est-ce qu'une femme ? », c'est « qu'est-ce qu'être une femme ? ». « Qu'est-ce qu'être une femme ? », c'est ... bon... excuse-moi je vais reprendre ce lapsus, je fais disparaître le « être », non pas qu'une femme soit sans être et sans essence, encore qu'on bataille contre l'essentialisme, mais je veux dire que pour moi « qu'est-ce qu'une femme ? » c'est mettre en dehors de moi une question alors que « qu'est-ce qu'être une femme ? » c'est répondre : « Moi-même ». « Qu'est-ce qu'une femme ? », je peux le concevoir comme un objet de désir, alors que « qu'est-ce qu'être une femme ? », c'est d'abord et avant tout un sujet qui doit savoir dire : « Non ».

Q. *Pour toi, c'est ça « être une femme », c'est apprendre à dire non ?*

R. Ça ne s'apprend pas. On dit : « non », j'ai dit « non » d'emblée. Ça ne s'apprend pas. On commence par ça, on le structure ce « non » et on construit, c'est le cas de le dire, son nom sur le « non ».

Q. *Tu penses que ça ne s'apprend pas ? Tous les espaces qui visent à la prise de conscience des dominations, où on apprend aux femmes à dire « non », à prendre confiance en elles, toutes les pratiques d'empowerment, de mobilisation féministe, c'est inutile tu penses ?*

R. C'est pas ce que je suis en train de te dire. Je réponds à mon échelle. Pour moi « qu'est-ce qu'être une femme ? », c'est d'abord dire « non ». Dans mon cas, ça ne s'est pas appris. Pour moi, ça s'est posé d'emblée. Après, dans la filiation, dans l'éducation, dans la transmission, je me sens dans une sorte de solidarité avec les êtres femmes, alors s'il y a des situations

d'urgence ou de domination ou de danger, bien sûr qu'on peut développer des cadres pour dire « non » et savoir dire « non » et aider à dire « non ». Mais...

Q. *Dire « non » à quoi ou à qui ?*

R. Dire « non » au désir de l'autre quand tu n'en as pas envie, dire « non » aux situations insupportables qui te privent de possibles. Alors que je pense que les hommes, dans des situations androcentrées, hétérocentrées, dans des situations où quand même ils ont le pouvoir, ils ne vont pas dire « non » de la même façon que nous les femmes. Parce que nous, je suis désolée, on n'est pas dominantes dans cette société. Alors savoir dire « non » ça ne veut pas forcément dire dominer, mais c'est créer l'espace où l'on va pouvoir être.

Q. *Parce que pour toi, d'emblée, être une femme ça a été...*

R. Une lutte !

Q. *...vivre une expérience de domination ?*

R. Non, ça a été une lutte, une lutte contre une autorité.

Q. *Une lutte contre une autorité ?*

R. Ah oui. Oui oui oui. Il se trouve que cette autorité était sexuée. C'était celle de mon père. Je pense que de toute façon, comme ça s'était structuré au départ sur la révolte, même si j'avais été un homme, et que mon père avait été un homme, ce qu'il est indéniablement, je pense que j'aurais quand même été dans une lutte contre une autorité. Mais là où la révolte s'est renforcée, c'est que le sentiment d'injustice s'est chargé en quelque sorte de la différence sexuée : quand tu vis dans la famille et qu'ensuite tu vois en société se décupler puissance Xⁿ cette inégalité, ça structure forcément un « non », un « non » qui ensuite est historicisé. Parce que ce qui relevait d'une sphère simplement privée, de gestes découverts au quotidien, l'enfant le retrouve à l'école, l'enfant le retrouve dans la rue, donc il y a une sorte d'élargissement du petit moi ou de la petite maison et de ses hiérarchies à l'échelle de la vie et de la société qui fait qu'il y a révolte. Donc savoir dire « non », c'est ça être une femme pour moi. On est toutes des Antigone sauf qu'on veut pas finir comme elle.

Q. *C'est drôle parce qu'Antigone, c'est le nom qui a été repris par un groupe traditionaliste qui défend une image de la femme très hétérocentrée, très normative et policée en réaction aux manifestations et au mouvement Femen¹. Alors Antigone, de mon point de vue, c'est une forme vide, investie par des discours très*

¹ Les Antigones, groupe de féministes essentialistes et différentialistes, opposé à la conceptualisation des genres, au mariage pour tous, né dans le sillage de la Manif pour tous au printemps 2013.

contradictaires, qui cristallisent beaucoup de projections sur la femme, la femme révoltée, mais aussi la femme pure, la femme chaste... Parce qu'Antigone, c'est aussi un aspect très traditionnel de la femme qui refuse toute forme de sexualité.

R. Oui. Comme Jeanne d'Arc par exemple. Mais forcément. Quand tu refuses la condition féminine qui est asservie à la reproduction par le ventre, tu peux être récupérée par tous les extrêmes : par ceux qui déssexualisent et purifient, comme par ceux qui ont une sexualité dite « alternative ».

Q. Tu dirais que le fait d'être une femme c'est quelque chose avec lequel tu vis au quotidien ?

R. Moi, j'ai l'impression que je vis dans le luxe de pouvoir l'oublier. Alors qu'il y a d'autres sociétés qui me le rappellent. Quand je suis allée en Algérie, quand je suis allée en Syrie par exemple, ça m'était rappelé partout que j'étais une femme. Je te donne un autre exemple : pas plus tard qu'hier, je feuillète *Le Monde*, et je découvre qu'une photographe allemande [Anja Niedringhaus], spécialiste du reportage de guerre, qui a été primée pour ses photographies, et qui a été éliminée par un mec de la police afghane – on pense qu'elle est infiltrée par les talibans, précisons-le bien – et alors il y avait la photo de la bagnole dans laquelle elle se trouvait et ils avaient tiré au niveau du cœur : à travers la portière, ils avaient visé le cœur. Et bien des situations comme ça, plus d'une fois ça m'est arrivée, ça me rappelle que je suis une femme et surtout je me dis : « Pourquoi les femmes font pas la guerre aux mecs au point de les éliminer ? ». C'est le *SCUM... Le SCUM Manifesto* [1967] de Valérie Solanas... Franchement, moi, à certaines périodes de ma vie, quand j'étais adolescente notamment, j'ai eu envie de la leur foutre. C'est débile bien sûr, c'est reprendre l'arme de l'oppresseur, mais je ne vois pas pourquoi on n'en arriverait pas là, parce qu'ils le méritent parfois.

Q. Mais ce « ils », c'est qui ? C'est les hommes de ces sociétés où tu te vois rappelée que tu es une femme et qui seraient complices ? Certains hommes de ces sociétés puisque tu parlais des talibans ? C'est les hommes ou les femmes que tu côtoies au quotidien alors que tu me dis que tu vis dans une société qui t'offre le luxe de ne pas y penser ?

R. Non... Mais voilà... Dans cette société, on est tellement... en quelque sorte... comment dit-on quand on met de de de pour les boules antimites ? On est tellement vaporisé de de comment dit-on là tu sais le truc antimite ?

Q. Des boules antimites ?

R. Non non les trucs de mite... enfin bref... On est tellement drogué à ce truc lénifiant qui dit que (soit disant) « il n'y a plus de problèmes », que c'est « peace partout », qu'il n'y a pas de conflits, que le conflit ce n'est pas bon, alors que des choses aussi violentes mériteraient, je ne sais pas moi, mais ce sont des choses hyper violentes... Glissées comme ça dans les journaux.

L'air de rien. Mais c'est de l'ordre de la guerre tribale, ça : un coup de machette, je traverse le trottoir et je te fous mon point dans la gueule... On est là-dedans avec ces histoires... Alors franchement, ce qui m'étonne toujours c'est que les femmes ne l'aient jamais fait. Les femmes n'ont jamais intégré des armées de femmes, elles n'ont jamais intégré l'idée de lâcher des bombes sur des régimes dictatoriaux qui les violent ou les humilient. Comme par exemple, en Libye, dont on sait que les viols collectifs ont fait partie de la politique de domination... À tel point que l'État, aujourd'hui, a décidé de prendre en charge je ne sais combien de milliers de femmes en leur donnant un travail de fonctionnaire, tous les frais médicaux gratuits, toute leur formation universitaire gratuite, pour racheter la cause nationale, parce que frères, maris, cousins ont tous des filles, des femmes, des épouses, des cousines, qui ont été violées – voire même parfois entre clans, familles et villages – et que l'État se met en demeure de racheter ça – une politique de domination... Mais tu te dis qu'avec des régimes comme ça on ne voit pas pourquoi il n'y aurait pas des commandos sexués, sexistes pour faire cesser de telles pratiques... Cette violence quand tu la subis... tu peux être prête à tout... Moi je ne fais que lire cette image, celle de la photographe tuée, mais ça pourrait rendre très violente. Moi ça pourrait me rendre très violente. Je te réponds de manière très tripale aujourd'hui. C'est bête. C'est une réaction bête, mais j'ai envie de le dire. Aussi parce que c'est un non-dit. Les femmes n'osent pas dire qu'elles aimeraient parfois prendre une arme pour tuer des mecs alors qu'en France une femme meurt tous les deux jours de violence conjugale ! Elles sont trop policées. Elles sont éduquées pour ne pas être violentes. Pour refuser cette violence-là. Et c'est fou parce qu'un jour j'ai retrouvé un ami d'enfance à Lausanne, un ami que je n'avais pas revu depuis trente ans. On a pris un verre, un whisky. Il m'a dit qu'il était pacé, et moi aussi, tout ça, dans le meilleur des mondes. Mais il m'a rappelée cette anecdote : « Tu te souviens quand même, on est tous les deux homos, on s'est toujours dit qu'on était solidaires, mais enfin un jour tu m'as dit : "Je peux plus te voir ou te parler ou t'avoir comme ami, je sais plus, parce que tu es un homme", pour moi ça a été super violent. » Je lui avais dit ça. À l'époque, j'avais seize ans. À peine. Mais c'était un féminisme radical qu'on vivait et voilà...

Q. Donc tu dirais que le fait d'être lesbienne, c'est-à-dire d'avoir une sexualité qui a priori ne t'engage pas dans des rapports de séduction avec les hommes, ça n'a rien apaisé ou effacé de la colère que tu peux porter contre cette situation de domination ?

R. Mais ça n'a rien à voir.

Q. Pour toi c'est deux choses différentes ?

R. Oui parce que d'une part ce n'est pas parce que je suis lesbienne que je n'ai pas de rapport érotique avec les hommes. C'est faux. Ça m'est arrivé d'avoir des séductions érotiques avec les hommes, notamment du

point de vue du langage, de l'esprit, pas forcément d'attouchements, mais j'ai souvent immensément de plaisir à discuter avec des hommes. Ils sont rares, extrêmement rares, comme sont rares les affinités électives. Donc je ne dis pas qu'il n'y a pas, quand on traverse le pur jeu sexuel ou la pure séduction sexuelle, une affinité intérieure, quelque chose comme un éros, sublimé oui mais un éros quand même. Je ne dis pas que je suis incapable de ça, au contraire. C'est rare mais ça se fait spontanément. Mais à l'échelle de phénomènes sociétaux, comme quand tu dis « y en a marre, la SNCF a toujours des trains qui arrivent en retard », ben pareil « y en a marre de la violence sexiste ». Et ainsi de suite. On ne peut pas y échapper. Donc à un moment donné, il y a quelque chose qui te rattrape et tu réagis comme ça.

Q. Mais la question initiale c'était : est-ce qu'il y a un rapport entre ta sexualité – à savoir être lesbienne – et le fait d'être femme et d'être sensible à la domination masculine et tu n'as pas complètement répondu...

R. Non, mais c'est toi qui m'a posé la question. Au départ c'était pas ça...

Q. Je te pose la question pour essayer d'approfondir ce que tu as dit au début. Pour toi, c'est différent ? Tu n'associes pas le fait d'être une femme avec la question de ta sexualité ?

R. Non, j'ai toujours dit : « Je suis avant tout féministe et secondement lesbienne ». Même si je suis devenue lesbienne parce que j'avais un grand et fort sentiment de la cause des femmes. Mais je pense que, en premier, je l'ai toujours dit, même dans les mouvements militants, je suis avant tout féministe et secondairement lesbienne. Dans mes combats politiques, j'entends.

Q. Mais comment tu associes la question du « queer » avec celle du féminisme ?

R. Ah ben ça, j'en parlais justement hier. Pour moi, le queer, tout en restant très politique – ça j'insiste bien ce n'est pas un solvant ou une savonnette pour moi le queer – je pense que le queer ça relève profondément de ce que j'ai toujours désiré être : c'est-à-dire pas cantonnée dans une étiquette relativement à une sexualité, ni cantonnée à ce qui est inscrit sur ma carte d'identité, c'est-à-dire « Sexe : femme ». Le queer, ça me permet de déjouer toutes les étiquettes, de déjouer tout ce qui est normatif ou nominatif ou qui est asservi à une fonction du corps ou de la psyché ou du désir de l'autre. Le queer, ça permet de dire : « Je suis là, je vous échappe, mais vous pouvez me retrouver ailleurs, décalons, suivez-moi, mais où je vais, où nous allons, c'est inconnu ». C'est ça qui est merveilleux avec le queer, c'est une étrangeté qui ne crée pas de l'étranger. Ce n'est pas non plus une étrangeté, enfin à mon goût et telle que je la pratique, une étrangeté outrée qui crée une fascination kitchounette, c'est plutôt un moyen d'entraîner, ça a un effet d'entraînement parce que ça décloisonne.

Q. Donc le queer, c'est à la fois une pratique et une pensée ?

R. Oui. Totalemement.

Q. Et comment on peut associer le fait d'être féministe avec le fait d'être sensible dans sa pratique et dans sa pensée au queer. Parce que j'ai l'impression que le queer dissout les questions féministes, non ?

R. Non, je pense que ça dépend des contextes et des situations politiques dans lesquels tu te places : si tu as une lutte professionnelle, tu vas réagir par rapport à ton métier ; si tu as une lutte qui engage, je ne sais pas moi, le corps de la femme, la question de l'IVG par exemple qui est d'actualité quand même, ça engage le féminisme... Par exemple, moi, je n'ai pas besoin de l'IVG, mais mon corps se trouve traversé par la question du corps de toutes les autres femmes et par esprit de corps, par conviction féministe, je vais défendre l'IVG. Donc le féminisme renvoie malgré tout à l'appartenance à une communauté humaine qui, dans l'humanité, à un moment historique donné, fait que je ne suis pas un homme et que je dois défendre des droits. J'aurais un engagement spontané envers la cause des femmes parce que je suis sensible à leurs situations de domination. Mais d'un point de vue intime, privé, je suis bien plus dans l'ordre du queer. De même, si je suis dans la recherche d'un point de vue heuristique ou initiatique avec quelqu'un d'autre, je jouerai sans doute plus sur les questions du queer. Mais c'est un peu paradoxal de se définir soi, spontanément, comme queer... Est-ce que je le ferais ?... Spontanément, je me perçois pas queer, je me sens quand même avant tout lesbienne.

Q. Ah, donc féministe ou lesbienne ?

R. Non, mais ça dépend où : dans la rue ? Dans la salle de bain ? Quand je suis en train de me laver les dents ? Quand je fais l'amour ? Où ? Quand ? Il y a des situations où je me sens femme, des situations où je me sens lesbienne, des situations où je me sens queer, des situations où je me sens asexuée, des situations où je me sens R., des situations où je me sens S., des situations où je me sens R. S., des situations où je me sens Madame Machin. Enfin, tu vois ! Intérieurement, moi, je me sens tout et rien.

Q. De ce point de vue, tu dirais que l'identité de genre ou l'identité sexuée, elle t'est renvoyée par le social ?

R. Oui. C'est à travers le regard des autres, forcément. Tu sais bien. Tu es habillée avec ou sans talons, tu donnes le change ou tu relances. Tu es tout le temps dans le jeu social. Moi, par exemple, c'est sidérant, je suis dans un milieu macho, de mecs qui se la roulent. Le dernier président du Conseil d'Administration à une manière de dire « bonjour », qui vient d'une éducation de classe que je connais bien : je sens que c'est un aristo qui me dit « bonjour ». Et il fait toujours le coup. C'est fatigant d'avoir toujours à déjouer ce qu'il fait là. Alors que les autres mecs, qui ont un côté Far West, avec leurs rangers, je vois très bien ce qu'on ne va pas pouvoir se dire, je vois très bien où est-ce qu'ils sont et comment je vais pouvoir m'adresser à eux. Et ils ne vont pas pouvoir projeter des trucs pour autant. Alors qu'avec l'aristo, c'est très feuilleté, c'est inscrit sur du long terme.

Déconstruire ça, c'est beaucoup plus long parce que la domination est plus subtile, donc plus sournoise...

Q. Et tu définis comment ce cadre des priorités que tu as donné : « Je suis d'abord féministe avant d'être lesbienne » ? C'est quoi pour toi être féministe ?

R. Pourquoi je te dis « je suis d'abord féministe avant d'être lesbienne » ? Parce que je pense qu'on naît dans un corps et dans une histoire, dans un corps qui porte un utérus et une histoire sociétale qui voit le monde quand même de manière très binaire, c'est-à-dire en le pensant divisé entre hommes et femmes, et quelque part, mon côté le plus scandalisé, c'est par rapport au fait qu'on me nomme partout « femme », donc je suis féministe. Globalement, nominativement, c'est ce qui l'emporte.

Q. Donc être féministe, c'est réagir contre le fait que partout on te nomme femme ?

R. Voilà.

Q. Et c'est réagir comment ?

R. Ça se joue sur des tas de petites choses. Des grandes choses théoriques – dont on a parlé et qui concernent la lutte contre le patriarcat et contre le capitalisme – mais aussi des tas de petites choses. Y compris au quotidien. Par exemple, je suis arrivée dans une structure où il y a des mecs un peu lourds, un peu étroits, alors par mesure militante, pour leur signifier une différence, une révolte, j'ai tout mis au féminin, alors que je m'en foutais avant quand j'étais dans un cadre qui n'était pas autant viriliste de féminiser mes titres. On pourrait aller toujours plus loin... Mais ce qui compte, c'est le contexte. Dans quel contexte on s'inscrit. Il y a des milieux où on est obligée. Je pensais pas être obligée d'en passer par là un jour, parce que j'avais dépassé pas mal de situations de domination, professionnellement et dans ma vie intime. Mais voilà pour moi, c'est un petit acte féministe. Est-ce que j'ai besoin ensuite de dire que je suis lesbienne ? Je crois que certains le savent mais ça ne conditionne pas les mêmes enjeux et les mêmes droits... Si ma lesbienne-attitude se voyait dans ma position sociale et que ça déteignait sur mon métier oui ça figurerait, mais là, je n'ai pas besoin d'en faire une identité... Je n'ai jamais dit à mes étudiants ou au lycée, que j'étais homosexuelle. Ça n'entrait pas dans les débats. Ce qui comptait c'était, par exemple, leurs positions dans le débat sur le PACS, pas ma vie sexuelle. Je n'ai pas eu besoin, dans le contexte professionnel, de nommer le fait que j'étais lesbienne. Je n'ai pas eu besoin.

Q. Tu dirais qu'être féministe, c'est être sensible à des situations de domination et... ?

R. Attends, tu reprendras ta question plus tard. Mais c'est vrai que la première fois que j'ai mis « pacsée » dans mon CV, si ça avait été en 2000, tout le monde l'aurait interprété comme « pacsée = lesbienne ». Alors qu'aujourd'hui la plupart des pacsés sont hétéros. Donc ça continue à être non-révéléur. C'est le seul moment, où, dans un CV, j'ai eu l'impression de nommer ma vie privée. J'étais très contente de mettre « célibataire »

avant... Et de ne pas dire quoi que ce soit. Mais ta question, donc...

Q. C'était une tentative de redéfinition de ce que ça pouvait être être féministe, je te soumettais une définition : est-ce que pour toi, être féministe c'est être sensible à une situation de domination et travailler à la déconstruire de manière pratique et théorique ?

R. Oui. Complètement, c'est important de ne pas dissocier le théorique du pratique. Par exemple, l'année dernière, il y avait des affiches dans le hall, avec des pétasses qui montraient leur cul, des bimbos à poil sur des vélos pendant que les mecs au fond étaient habillés et jouaient au volley. C'était des affiches pour les associations sportives de l'école. Je les ai toutes tagguées avec mon marqueur, celui que j'utilise en cours, et j'ai écrit des trucs dessus, des slogans féministes et des bites. Un collègue féministe a été lui aussi scandalisé. Et on a appris que c'était des filles qui avaient proposé ça aux mecs. Parce qu'elles avaient intégré le discours et le comportement qu'ils attendaient d'elles. Voilà, quand il y a des endroits où il faut travailler sur « qu'est-ce que c'est l'image que les sexes entre eux se renvoient ? », il faut y aller.

Q. Donc un homme peut être tout autant féministe qu'une femme ?

R. Oui. Heureusement. Mon collègue, par exemple, qui est un homme et qui est hétérosexuel. Il est clairement féministe. Bien plus que beaucoup de femmes, même lesbiennes, que je côtoie...

Q. Donc l'homme peut être féministe même s'il n'a pas éprouvé une situation de domination dans son corps ?

R. Mais oui. Évidemment. Sinon on ne défendrait que des causes politiques qui nous ont concernées de près ou de loin. Quelle horreur ! Aujourd'hui, on a intégré les questions de genre. Alors que moi, à l'époque, quand j'ai commencé mes recherches d'historienne, je ne voulais pas faire de l'histoire des femmes, pas faire de l'histoire des hommes. Je voulais travailler à l'intersection entre les deux. C'est pour ça que j'ai travaillé sur l'androgynie. Ce qui m'intéresse, c'est l'intégration et l'incorporation des genres en soi, indépendamment de la question du sexe. Mais c'est risqué aussi ces questions de genre : parce qu'aujourd'hui, on résonne encore beaucoup en termes de sexes – les femmes ont 25% de salaire en moins dans le privé, on pense en termes de parité – pas du tout en termes de genre. Donc il faut faire attention à la manière dont on peut noyer le poisson et renforcer les inégalités et les oppositions entre femme et homme, notamment dans le monde du travail avec ces concepts. Il faut déployer la question en osant employer le mot « sexe » à côté du mot « genre ». Tu sais, si tu te mets à la place de quelqu'un qui ne connaît pas ces subtilités, eh bien la question du genre peut nier le fait qu'il y a du sexe et des sexes.

Q. Est-ce que tu penses qu'en étant homosexuelle, tu échappes à ces formes de domination dont tu as parlé ?

R. Oui, c'est certain. Ne serait-ce que ce qui se joue par rapport à l'enfantement, la sexualité condamnée à la reproduction, c'est certain...

Q. Tu penses que la sexualité homosexuelle féminine échappe à des rapports de domination ?

R. Je n'ai sûrement pas dit ça. Les rapports de domination, entre lesbiennes, reconduisent des violences vécues et qui relèvent souvent d'une hétérosexualité excessivement normée. Quant aux jeux de rôle, on sait très bien qu'ils sont enfouis, qu'on les répète et que ça n'a rien à voir avec une prétendue sexualité libérée ou libertaire. Bien sûr que non.

Q. C'est quand la première fois que tu as découvert le mot « queer » ?

R. Je crois que c'était avec François Cusset. Oui. On travaillait sur des concepts proches avant celui de « queer ». Notamment « camp ». J'appartiens à la génération où dans les bouquins qui nous venaient d'Angleterre et des États-Unis, on parlait beaucoup de « camp ». Depuis, le mot « camp » a disparu pour être remplacé par le mot « queer ». Mais Susan Sontag avait écrit quelque chose de remarquable sur le « camp² » : le « camp », c'est une posture un peu outrée, un peu jouée, un peu maniérée et bizarre. Mais toujours une posture qui échappe à une sexualité affirmée ou assignée. Ce n'est pas parce qu'on est « camp » qu'on est forcément travesti ou qu'on est une bête du sexe homosexuel. « Camp », c'est le dandy. Et ce mot a disparu par effet de mode. « Queer » quelque part a remplacé le reste. « Queer », bien sûr, c'était une insulte au départ. Comme tous ces mots réinvestis de manière positive : les gouines rouges, les folles, les tantes, les pédales,... etc.

Q. Il me semble que quelque chose t'irrite un peu vis-à-vis de ce mot, vis-à-vis de ce concept de « queer »...

R. « Queer » ? Oui, disons que j'en ai marre d'être envahie par des mots anglo-saxons.

Q. Ce n'est que ça ? Il me semble que théoriquement il y a aussi quelque chose qui ne te satisfait pas complètement...

R. Je vais te répondre franchement, sincèrement : quand on entre dans des subtilités de mots comme ceux-là, qui peuvent jouer sur une réversibilité des opposées, et refusent de nous faire tomber dans le piège des antagonismes, je trouve que ce qui est merveilleux, c'est de construire une pensée avec ça ou de construire de la poésie. Ce que je regrette, c'est que ce soit un mot-valise en plus d'être un mot emprunté à une langue étrangère et qu'au bout d'un moment, il dit à la fois tout et rien : il aide à dire certaines choses tout en ne les nommant pas vraiment. Mais si on se disait qu'on était démuné, c'est-à-dire privé de ce mot, mais surtout démuné dans la langue, on ferait un effort de constructions périphériques – de phrases, de discours, d'imaginaires, de tas de choses – qui viendraient suppléer à ça. C'est idiot, parce

que finalement on n'est pas empêché par l'existence du mot « queer », mais ça peut rendre flémard, pour penser ou agir... C'est bizarre parce que ce mot, tel qu'on l'utilise ça peut aider à penser, parce qu'on passe son temps à essayer de le définir – donc ça force à penser – mais pourquoi on ne dirait pas « étrange » ou « étrangeté » ou « étrangeté à soi », le mot de Montaigne « s'étranger », c'est mieux que « queer », non ? Du coup, on fait des tas de jeux de mot, plus ou moins drôles : « le cuir du queer », « qu'ouïr au queer », « queeriosité », parce qu'on voit bien que c'est un mot-valise qui se trimbale comme il peut sur ses petites roulettes... Tu vois, les mouvements féministes ont donné lieu à de vastes débats, ou du moins à des empoignades historiques, telles que le mot « queer » n'en produit pas. Il est fluant, il est serpentin, donc il dénoue toute possibilité de vifs débats et d'antagonismes francs. Je ne dis pas qu'il en faille, mais quand tu penses qu'entre les féministes marxistes, les féministes essentialistes, les féministes de la déconstruction ou structuralistes, les féministes psychanalytiques, il y a eu plein de courants qui ont donné lieu à des prises de parole très opposées. Avec le queer, on n'arrive pas à ça...

Q. On n'arrive pas au dissensus et donc il n'y a pas de mouvement politique articulé autour du queer ?

R. Déjà historiquement le queer n'est pas aussi clairement articulé à une critique du capitalisme que les mouvements féministes. Aujourd'hui, c'est différent, le queer comporte ou peut comporter une critique du capitalisme. Ces mouvements articulés autour du queer, on en trouve aux États-Unis, mais sur un mode ludique : il y a la Queer Nation, il y a aussi le Queer Festival. Et ce ne sont pas des rencontres lesbiennes ou gays où on irait baiser dans les bosquets comme au Dinah Shore³ où on plonge toutes dans la même baignoire. Ce n'est pas ça. C'est des expos, des groupes de parole, des réunions politiques.

Q. C'est une manière de politiser la sexualité, mais différemment de ce qui se passait dans les années 70 ?

R. Oui.

Q. Parce que se définir comme lesbienne ou se définir comme homosexuel ce n'est pas nécessairement affirmer un geste politique ?

R. Ça l'était. Mais ça ne l'est plus. Plus du tout.

Q. Donc aujourd'hui on peut être lesbienne ou gay sans l'être de manière politisée ou critique ?

R. Complètement. D'ailleurs quand tu regardes la manif pour tous, ils se posent toujours des questions de sexualité : les homos n'ont pas le droit d'avoir d'enfants, ils ont une sexualité de pervers, donc ils sont toujours dans une approche par le sexe et par la sexualité, entre

³ Dinah Shore Festival, est le plus important festival lesbien au monde. Il a lieu chaque année à Palm Springs en Californie et réunit en moyenne de 10 000 à 20 000 participantes. Pendant trois à quatre jours sont proposés des concerts, des spectacles, des fêtes dans la piscine, des sports et des jeux.

² Susan Sontag, « Notes on "Camp" » (1964), in *Against interpretation*, 1966.

autre parce qu'ils sont cathos. D'un autre côté, ceux du mariage pour tous parlent de quoi ? D'enfant, d'éducation – donc ils sont beaucoup plus normés et traditionalistes dans leur questionnement, que les autres qui nomment une alternative radicale qui n'est en réalité plus là où eux la placent. Donc bien sûr que non, l'homosexualité n'est certainement pas un gage de conscientisation politique et de critique des normes. En tout cas, si tu dois faire le tour de la planète pour poser cette question tu vas en rencontrer des femmes...

Q. Je trouve que c'est important, quand même, le titre de la pièce de Molière c'est L'École des femmes, donc ça m'intéresse de revenir sur ces questions pour voir aujourd'hui comment elles sonnent pour nous : « Comment on fabrique des femmes ? », donc comment on fabrique la docilité, comment se construisent aujourd'hui les discours sur le sexe et les technologies du genre. L'École des femmes, c'est le rêve de fabrication d'un être qui n'aurait aucune connaissance du monde pour n'avoir aucune envie de s'arracher à celui dans lequel on l'a fourrée.

R. Oui, enfin, moi, j'aime contextualiser. Et tu le sais bien mieux que moi, le XVIIIe siècle, c'est quand même celui du grand renfermement. Alors il faudrait opposer différentes figures et trajectoires féminines à partir de cette pièce.

Q. Oui, bien sûr. Mais c'est étonnant parce que j'ai l'impression qu'à ton époque, on s'affirmait comme sujet en se constituant comme sujet politique, notamment à travers la question du féminisme, alors que dans ma génération – grosso modo les gens nés dans les années quatre-vingt, mais c'est valable pour après je pense – on se constitue comme sujet en se constituant comme sujet économique : en ayant notre premier appartement, notre premier salaire, en faisant nos premiers pas vers l'indépendance financière, à travers l'émancipation des tutelles parentales... mais sans nécessairement en passer par la théorisation politique ou l'engagement critique, même si tout le monde fait ses manif au lycée ou dans les premières années de fac...

R. Oui, complètement. Alors que nous il fallait ne pas travailler, ne pas avoir de salaire, ne pas avoir d'appartement. Moi, j'ai refusé de rentrer dans le monde du travail, j'ai refusé de passer l'agrégation. Les institutions, toute cette reconnaissance, on n'en voulait pas. Je me rappelle, je ne voulais pas de cette société. J'y suis rentrée très tard. Et à reculons.

Q. Alors qu'aujourd'hui, j'ai l'impression qu'on est dans des articulations beaucoup moins radicales. D'ailleurs, j'ai vu ça dans le métro l'autre jour – une affiche pour un centre de formation privé, des formations supérieures, et il était écrit en énorme, comme une promesse offerte à l'issue de l'école : « un travail avec un salaire », bon déjà ça présuppose le fait qu'actuellement, on peut avoir un travail sans salaire, ou plutôt qu'on peut dissocier l'un de l'autre, ce qui en dit long sur la violence économique de la société, mais

surtout cela nomme je crois ce qui nous constitue aujourd'hui comme sujet, c'est-à-dire cette perspective du salaire et du travail.

R. Mais oui ! La violence économique aujourd'hui prend le dessus sur les configurations politiques. Ça rend aussi la crise encore plus violente parce que ça isole terriblement. Ça nous rend plus démunis. Et ça aussi, ça me rendrait violente.

Q. C'est fou comme ton sens politique s'exprime sur un mode de grande violence et de colère...

R. Oui, c'est pour ça que j'ai fait des arts martiaux. Ça m'a permis de travailler contre cette animalisation de la violence en moi. Mais elle était très présente, cette colère, elle a pris une forme très guerrière au début. Mais pour en revenir à Molière et à *L'École des femmes*, c'est-à-dire au dernier tiers du dix-septième siècle, on est dans un vrai renfermement. C'est une période de grande misogynie. Et Molière, ça reste un misogynne. Il ne libère pas les femmes. Loin de là. On peut s'amuser à le voir sous un autre angle. Mais par rapport au seizième siècle, on est dans une stigmatisation des femmes capables de penser ou d'écrire. Les précieuses, c'est une critique des femmes qui pouvaient tenir salon.

Q. Je m'interroge aussi sur le rôle que peuvent jouer les figures d'identification dans la constitution d'une identité de genre... Qu'est-ce qui a compté pour toi dans ton histoire ?

R. Beaucoup de choses, je ne pourrais pas te citer tous les noms. Il y a eu des auteurs femmes, des auteurs féministes, des auteurs lesbiens. Elles se recourent parfois... Il faudrait décliner tout ça par le menu...

Q. J'ai l'impression que ça a constitué une sorte de déclencheur dans la construction de ton identité, mais qu'aujourd'hui tu actives beaucoup moins ces questions politiques et ces outils du féminisme, non ?

R. Ah oui. Très peu aujourd'hui.

Q. Alors que ça a été très vif pendant toute une période ?

R. Oui. Tout à fait.

Q. Je te sens plus loin de ça, le fait de te tourner vers l'art contemporain c'est aussi une manière que tu as eu de faire passer la question esthétique devant la question politique, non ?

R. Oui, quelque part, il y avait aussi quelque chose d'enfermant. Une culture minoritaire, elle vaut par rapport à une lutte ou une situation de domination. Tu vois, Black Panthers, c'est nécessaire, mais tu peux pas être seulement un Black Panthers toute ta vie.

Q. Mais si on revient aux figures d'identification. Woolf ? Yourcenar ?

R. Oui bien sûr. Virginia. Yourcenar moins... Duras aussi. Ça a l'air de rien. Mais qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Je ne vais pas décliner ma bibliothèque. C'est débile.

Q. Tu dirais que tu t'es identifiée entre autre à ces auteurs parce que c'était des femmes ? pas seulement pour la langue ou pour la forme littéraire ?

R. Oui bien sûr et c'était des livres qui parlaient des femmes, ou du désir féminin pour des femmes. Pendant longtemps, j'ai cherché des possibilités d'identification à des contre-modèles.

Q. Mais chez Duras par exemple, qu'est-ce que tu trouvais ? On pourrait la ranger sous une bannière normée par l'hétérosexualité ou au moins essentialiste, il me semble quand même que Duras parle toujours de La Femme : « La Femme écrit ceci », « La Femme fait cela »...

R. Non, moi ce qui me plaisait chez Duras c'était cette langue du désir, cette vacuité ouverte au désir – tu t'en fous de savoir si c'est un homme ou une femme que ce désir concerne... C'est le désir.

Q. Quel constat poserais-tu aujourd'hui sur la situation des femmes ?

R. Je suis optimiste quant à nos possibilités de transformation et de changement mais je trouve que la situation aujourd'hui est très inquiétante. Je crois qu'on a besoin de vigilance. Il faut être en alerte sur les questions de genre, sur les questions politiques de manière plus générale. On est dans une période très réactionnaire. Ce qui s'est passé en Espagne ou le retrait des enfants des écoles avec *Tomboy* de Céline Sciamma ou l'ABCD de l'égalité, c'est insensé. Insensé. Ça aurait mis le feu au poudre il y a vingt ans.

Q. Donc quelque part il y a une sorte de contradiction entre ce qui se joue à l'échelle de ta propre vie, c'est-à-dire le retrait ou au moins le passage au second plan des questions politiques parce que tu leur auras donné beaucoup de place pendant toute une période de ta vie, et une situation historique qui appellerait, elle, une plus grande mobilisation...

R. Oui. Il y a un mouvement qui mériterait d'être porté, un mouvement qui n'existe pas encore mais qui s'articulerait à ces questions-là. Je crois que, personnellement, ce qui s'est joué pour moi, c'est qu'à partir du moment où j'ai réussi à pleinement assumer ma vie sexuelle, j'ai accepté aussi d'avoir un travail dans cette société. J'ai alors peu à peu rogné la radicalité de mon engagement politique en acceptant d'avoir une place comme sujet travaillant et exerçant sa force critique là où elle est. Ceci dit je sentais bien que c'était un travail politique que je faisais, au contact de l'humain. Et j'ai pu le faire parce qu'il était politique.

Q. Tu dis : « Je suis d'abord féministe avant d'être lesbienne », mais ce qui a dénoué la question « être femme », c'est d'avoir assumé le fait d'être lesbienne dans une société hétérocentrée. Donc ce n'est pas aussi dissocié que tu le prétendais au début ?

R. Oui. Tu as raison.

Q. Mais dans quelle mesure aujourd'hui, tu te sens rattrapée par des rapports au féminin ou au masculin ?

R. Pour moi ça se joue au niveau d'une pensée. Quant à mon corps, il y a des périodes. En ce moment, je suis plutôt dans le neutre, mais j'ai eu des périodes très contrastées : mini-jupe/talons et pantalon avec de

grosses chaussures. On performe son genre de toute façon. On choisit. On joue. On décale. Mais maintenant, je crois que ça me lasse un peu de traverser les extrêmes. Et puis c'est assez pratique. Je me suis créée ma propre secte : mon gilet d'écrivain, ma robe de chambre d'écrivain, mes godasses qui me permettent de marcher à grands pas et puis c'est tout.

Q. Quand tu disais que ça se joue au niveau d'une pensée, est-ce parce que tu penses qu'il y a des dimensions du masculin et du féminin dans la pensée ?

R. Non, pas du tout. Je pense ces catégories à travers des textes et des discours. C'est dans cet espace que ça s'est porté. Aujourd'hui, je vais faire mes courses, je vais dans la rue sans plus rien avoir à prouver. Je crois que ça m'est passé, cette affirmation par le corps, par la pratique qu'on qualifierait de militante...

Q. Et tu dirais quoi aujourd'hui à une femme de vingt ans ?

R. J'ai eu des étudiants, des lycéens sur ces questions. J'ai beaucoup beaucoup aimé travailler sur ces questions. C'était formidable. Des gamins qui découvraient que ça pouvait exister entre deux filles ou entre deux garçons. Et que ce soit des filles qui leur disent ça. Et en tant que prof d'histoire-géo, en banlieue parisienne, je leur transmettais aussi l'histoire de ces droits : ce ne sont pas des faits de nature. Je jouais ce rôle-là. J'éveillais une vigilance politique sur des tas de questions sociétales. Maintenant, je suis dans quelque chose de plus pervers, parce que le problème que je rencontre, en dehors du fait que je ne côtoie que des mecs machistes, c'est que dans le contenu d'enseignement, il m'est très difficile de solliciter les rapports de sexe, les questions sociétales, les rapports de genre. Et ça me manque.

Q. Comment définirais-tu le machisme ?

R. Je dirais que c'est une forme de narcissisme non avoué de la masculinité. Mais ta question c'était quoi ?

Q. Qu'est-ce que tu dirais à une fille de vingt ans ?

R. Je crois que vingt ans ce n'est pas le bon âge...

Q. Ce serait quoi le bon âge ?

R. Ben ces questions-là, on en parle à onze ans et ensuite, je crois qu'après on saute carrément à vingt-cinq. À vingt-cinq ans, tu termines tes études, tu n'as pas encore de travail, donc tu es à tâtons sur plein de choses. Entre vingt-cinq et trente-cinq ans, beaucoup de choses se cherchent et se placent. Là, ce sont beaucoup les individus et les classes sociales qui jouent. Donc si j'avais « quelque chose à dire », comme tu dis, de manière générique et anthropologique, je le dirais à une fille de onze ans, qui vient d'avoir ses règles.

Q. Et tu dirais quoi alors à une fille de onze ans et à une fille de vingt-cinq, parce que j'imagine que tu ne dirais pas la même chose ?

R. Oui, mais c'est ce que je te dis, avec une fille de vingt-cinq, il y a trop de paramètres qui rentrent en ligne de compte, notamment celui de la classe sociale et celui du métier auquel tu te destines. Les catégories de genre

ne se mettront pas en jeu de la même manière selon ta classe sociale ou ton métier. Je crois qu'à vingt-cinq ans on est mis en demeure de performer un genre dans un milieu professionnel. Et là, c'est le coup de bâton, parce que franchement découvrir ce que c'est qu'« une » secrétaire, qu'« un » patron, aller dans une réunion où ceux qui ont le pouvoir et la parole ce sont essentiellement des hommes, ça a des conséquences et pas seulement symboliques mais aussi économiques. Alors que dans tes études, tu as des potes, tu identifies les rapports de sexe et de genre de manière assez floue et ludique. Dans le monde du travail ces rapports sont très violents. Donc on passe un cran. Et à vingt-cinq ans, on réaffirme des choses du corps et du désir qui se jouent très tôt, vers onze ans je pense. Disons entre onze et quatorze/quinze ans. Pourquoi tu penses à ces âges-là ?

Q. Parce que j'essaye de penser aux paroles qui m'auraient aidée dans des âges compliqués sur ces questions-là...

R. Moi entre mes dix-huit ans et mes trente ans, j'ai eu besoin de ces paroles. Et c'est le rôle qu'a rempli la politisation. Surtout entre dix-huit et vingt-quatre ans, je dirais. Moi, j'étais révoltée. Je ne comprenais pas. Je ne trouvais rien à quoi m'identifier dans cette culture et dans cette société. Je ne comprenais pas pourquoi mes camarades pouvaient s'identifier aux femmes décrites par les romanciers comme des purs objets ou s'identifier aux romanciers eux-mêmes qui mettaient en jeu un désir très masculin, très androcentré. Moi, il y avait quelque chose qui m'irritait. Je trouvais ça grotesque. C'est pour ça qu'on faisait des consciousness raising. On se réunissait à cinq, dix, et on parlait de ces questions : les règles, le désir ou de la première fois qu'on avait regardé notre sexe...

Q. Moi, je n'ai jamais parlé dans des cadres politiques ou collectifs de la première fois que j'ai regardé mon sexe. Ça reste des sujets que j'aborde dans l'intimité, en couple ou avec des amies. Mais jamais en groupe, je n'ai parlé de ces sujets. Alors que je pense que c'est essentiel d'arriver à identifier la manière dont notre corps et le rapport à notre corps n'est pas seulement une question qui nous est propre mais qu'il s'agit d'une question collective et politique. La pudeur, c'est aussi une question politique. C'est une évidence, c'est la base pour toi, mais tu vois il m'a fallu du temps pour que ça devienne réel pour moi, pour que ça ait une effectivité dans mon quotidien ou dans ma sexualité. Et même encore aujourd'hui ça ne va pas de soi. Je veux dire les mecs par exemple ne se prennent pas la tête pendant des heures pour parler de leur bite ou se dire qu'ils parlent de leur bite. Alors que moi tu vois, ça me fait réagir quand tu me parles du fait que collectivement vous parliez de votre sexe. C'est quand même fou.

R. Oui mais ce que tu oublies c'est que nous à l'époque, il n'y avait rien : pas internet, pas de livres ou presque, pas d'espaces d'information ou de parole. Il fallait qu'on le fasse par nous-mêmes cette formation, cette

éducation. Mais si je reviens à la jeune fille de onze ans, il me semble qu'à onze ans, on peut déjà aborder la question du corps, celle du désir dans l'espace public. C'est déjà à onze ans qu'on doit apprendre à s'engager dans l'espace public sans avoir peur. Qu'est-ce que c'est que traverser une rue ou une place la nuit ? Comment on fait pour ne pas disparaître dans la peur de l'agression ? Comment on place son corps ? Son regard ? Pourquoi la mini-jupe ne change rien parce que si on veut la mettre on la met ? La pratique des sports de combat de ce point de vue est nécessaire. Mais je lui dirais surtout : « Tu peux tout être et aimer tous les possibles ». Je crois que le plus important à cet âge c'est une mise en confiance qui serait d'ouvrir plutôt que de fermer vers des opposés.

Q. Mais à onze ans, on est déjà beaucoup malmenée ou au moins influencée par les représentations du corps féminin...

R. Oui bien sûr il faut aussi construire une critique des images publicitaires ou collectives, mais il faut pouvoir répondre à des angoisses de sens qui sont déjà très profondes à cet âge.

Q. Je crois que le changement décisif entre ta génération et la mienne et celles qui suivent, c'est la place prise par la pornographie straight, dans l'éducation sexuelle mais aussi identitaire et genrée. L'appropriation de ce que c'est qu'une femme, un homme et la manière dont le désir et la sexualité peuvent dialoguer avec ça a été pour beaucoup construite par la pornographie. Une pornographie bien souvent très hétérocentrée qui participe, je crois, d'une normatisation extrême...

R. Oui c'est certain. Parce que le désir et l'amour étaient et sont encore pour moi deux choses différentes. Je crois qu'à l'époque il y avait pour moi un danger, une altération de soi dans la seule pulsion alors que tomber amoureux c'était cheminer à l'inconnu vers quelqu'un. C'est toute la distinction entre la période de masturbation très active de la petite enfance et l'éducation à cette pulsion qui nous conduit par la suite vers un érotisme de l'amour. Je crois qu'entre onze et vingt ans, j'ai senti de manière très nette que la libération sexuelle avait été une libération essentiellement masculine.

Q. Tu penses que la libération des années soixante-dix est restée essentiellement masculine ?

R. Oui, c'est évident. Les féministes l'ont déjà beaucoup dit. On a fait sauter les verrous d'interdits, mais ce n'est pas pour autant que les femmes ont su placer leurs propres désirs. Donc je me méfiais de cet aspect-là, étroitement libertaire, parce que je devais être transgressive par rapport à certaines valeurs mais que je plaçais aussi l'exigence à plus haut sens. Et ce plus haut sens je ne le trouvais ni dans la littérature ni dans la pornographie. Je ne voyais pas mes repères culturels répondre à ce désir d'amour et il m'a fallu les fabriquer moi-même. J'ai beaucoup eu cette sensation d'un désert

de références et que ce qui me manquait c'était une éducation à l'amour.

Q. En quoi l'éducation à l'amour serait différente pour une lesbienne ou pour une femme hétérosexuelle ? Toi-même tu m'as parlé par exemple de Duras où l'ancrage sexuel et genré était indifférent...

R. Oui mais c'est très rare ces textes-là. Moi, dans ma génération, on ne lisait pas Louise Labé, on ne lisait pas Madame de Sévigné. Et le porno, exclusivement straight à l'époque, les féministes en avaient une vision très très critique. Il n'y avait pas encore de porno libertaire, de féministes pro-sexes, de porno féministe ou lesbien. Le porno pour moi a été expérimenté de manière très solitaire et il témoignait d'une grande tristesse de la chair, même si cela pouvait être excitant.

Q. Tu as l'impression que la culture porno a participé de l'image et de la construction de l'identité des femmes ou est-ce qu'elle a surtout structuré l'identité des hommes ?

R. À l'époque, je pense que cela construisait surtout l'identité des hommes. Aujourd'hui, c'est différent : les femmes font du porno, les couples homos ou hétéros regardent des pornos. On fait du porno comme on fait du sport. Ça participe d'une espèce d'hygiène du corps, une sorte de gymnopédie des parties basses ou une algèbre pour jambes en l'air. Avec ce désir sidérant de focaliser sur le gros plans et de créer des sexes normés. Il suffit de voir par exemple la place qu'occupe la pilosité, notamment féminine, dans le porno mainstream...

Q. Est-ce que le féminisme ou la conscientisation politique à travers la question du féminisme, participerait d'une « école des femmes » mais au sens positif, affirmatif et émancipateur du terme ? N'y aurait-il pas des écoles heureuses des femmes, à travers lesquelles les femmes se constituent comme conscience critique, réflexive et dialogique ?

R. C'est sûr qu'il y a aussi une lecture positive de cette « école des femmes ». Je pense notamment à ces communautés de femmes ou de lesbiennes autogérées

qui ont été pensées sur le modèle des contre-pouvoirs ou des phalanstères. Ça ne veut pas dire que les rapports de pouvoir ne s'y reproduisent pas... Mais oui, bien sûr ça a existé et ça existe encore ce projet d'une éducation par l'entre soi qui ne serait pas seulement une lutte contre le patriarcat, contre le sexisme ou contre le capitalisme, une lutte qui pourrait se passer en dehors de tout militantisme, en dehors de toute organisation planifiée. Ce sont des initiatives de lutte pour la parité mais aussi pour la réinvention d'une érotique – entre les sexes et les individus – qui sont même allées très loin. Par exemple, autour des années soixante-dix, il y a eu ce rêve de communautés excluant l'autre sexe, avec des enfants qui n'auraient été que du même sexe. Il y avait quelque chose d'effrayant dans ces idées. Mais, outre le fait que c'est resté très circonscrit et très bref, ça nommait bien ce désir d'émancipation par l'auto-éducation. Aujourd'hui, il y a des réinventions silencieuses de ces érotiques mais dont la mythologie resterait à écrire. Et peut-être qu'un jour le féminisme mourra de sa belle mort. C'est ce que je souhaite... Cela voudra dire que l'optimisme n'était pas vain. Mais je ne serai sans doute pas là pour le voir.

Q. Qu'est-ce que tu penses aujourd'hui de la place respective des hommes et des femmes ?

R. Je plains beaucoup les hommes parce qu'ils se trouvent condamnés à des obligations de domination alors qu'ils subissent aussi la remise en question de leur identité et qu'ils sont comme obligés de perdre un pouvoir dont ils ne jouissent plus qu'à moitié. Pour moi, aujourd'hui, c'est beaucoup plus intéressant d'être une femme : c'est plus mouvant, ludique, combat if que pour les hommes. Les femmes sont dans le mouvement aujourd'hui. Elles sont invitées à l'être, sur un mode affirmatif, critique, alternatif.

Anne sylvestre, La faute à Ève

D'abord elle a goûté la pomme
Même que ce n'était pas très bon
Y avait rien d'autre, alors en somme
Elle a eu raison, eh bien, non?
Ça l'a pourtant arrangé, l'homme
C'était pas lui qui l'avait fait
N'empêche, il l'a bouffée, la pomme
Jusqu'au trognon et vite fait

Oui, mais c'est la faute à Ève
Il n'a rien fait, lui, Adam
Il a pas dit : "Femme, je crève
Rien à se mettre sous la dent"
D'ailleurs, c'était pas terrible
Même pas assaisonné
C'est bien écrit dans la Bible
Adam, il est mal tombé

Après ça, quand Dieu en colère
Leur dit avec des hurlements :
"Manque une pomme à l'inventaire!
Qui l'a volée? C'est toi, Adam?"
Ève s'avança, fanfaronne, et dit :
"Mais non, papa, c'est moi
Mais, d'ailleurs, elle était pas bonne
Faudra laisser mûrir, je crois"

Alors c'est la faute à Ève
S'il les a chassés d'en haut
Et puis Adam a pris la crève
Il avait rien sur le dos
Ève a dit : "Attends, je cueille"
Des fleurs, c'était trop petit
Fallait une grande feuille
Pour lui cacher le zizi

Après ça, quelle triste affaire
Dieu leur a dit : "Faut travailler"
Mais qu'est-ce qu'on pourrait bien faire?
Ève alors a dit : "J'ai trouvé"
Elle s'arrangea, la salope
Pour faire et porter les enfants
Lui poursuivait les antilopes
Et les lapins pendant ce temps

C'est vraiment la faute à Ève
Si Adam rentrait crevé
Elle avait une vie de rêve
Elle s'occupait des bébés
Défrichait un peu la terre
Semait quelques grains de blé
Pétrissait bols et soupières
Faisait rien de la journée

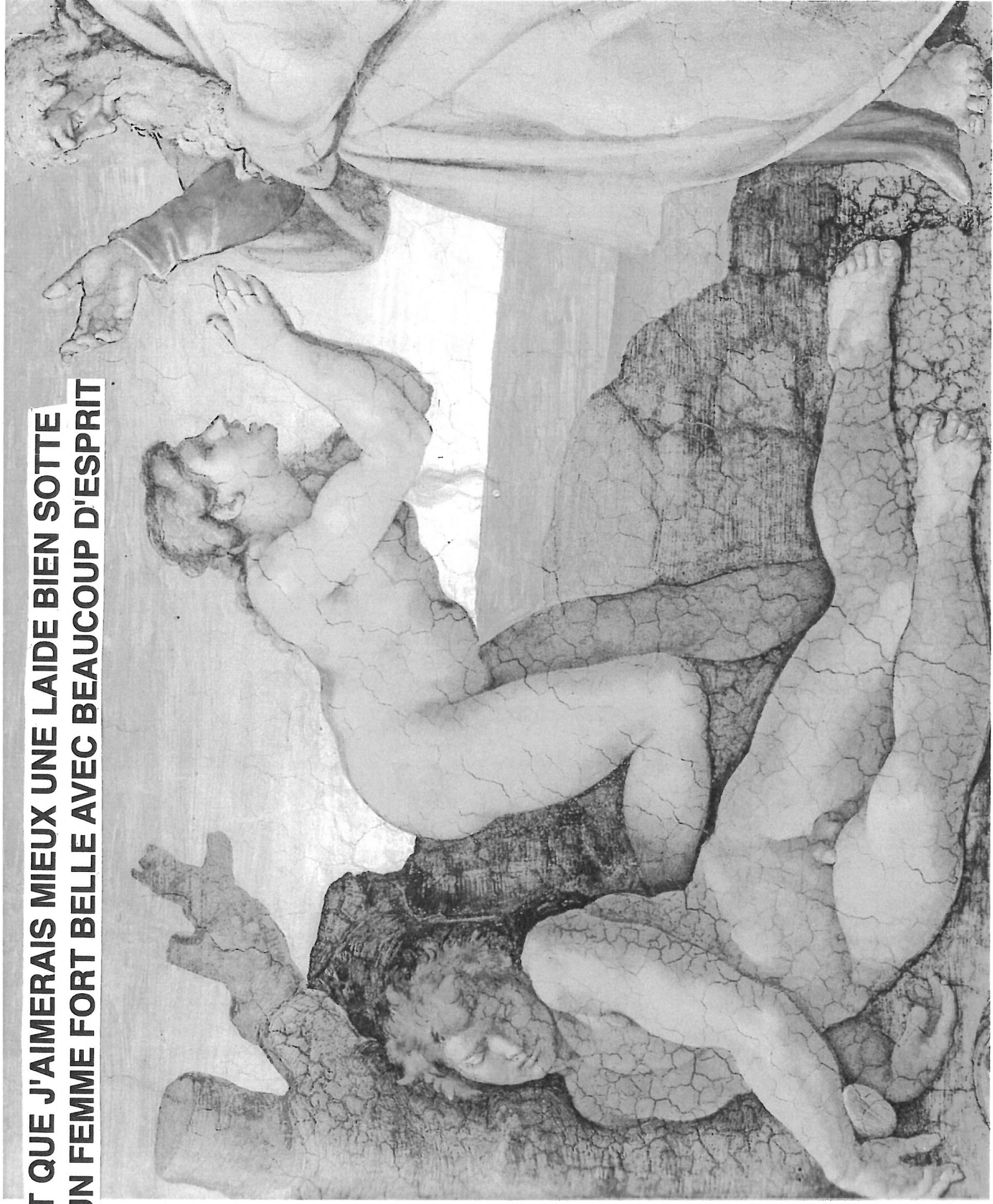
Pour les enfants, ça se complique
Au premier fils il est content
Mais quand le deuxième rapplique
Il devient un peu impatient
Le temps passe, Adam fait la gueule
Il s'aperçoit que sa nana
Va se retrouver toute seule
Avec trois bonhommes à la fois

Là, c'est bien la faute à Ève
Elle n'a fait que des garçons
Et le pauvre Adam qui rêve
De changer un peu d'horizon
Lui faudra encore attendre
De devenir grand-papa
Pour tâter de la chair tendre
Si même il va jusque-là

En plus, pour faire bonne mesure
Elle nous a collé un péché
Qu'on se repasse et puis qui dure
Elle a vraiment tout fait rater
Nous, les filles, on est dégueulasse
Paraît qu'ça nous est naturel
Et les garçons, comme ça passe
Par chez nous, ça devient pareil

Mais si c'est la faute à Ève
Comme le bon Dieu l'a dit
Moi, je vais me mettre en grève
J'irai pas au paradis
Non, mais qu'est-ce qu'Il s' imagine?
J'irai en enfer tout droit
Le bon Dieu est misogynne
Mais le diable, il ne l'est pas
Ah!

**TANT QUE J'AIMERAIS MIEUX UNE LAIDE BIEN SOTTE
QU'UN FEMME FORT BELLE AVEC BEAUCOUP D'ESPRIT**



No Doubt, Just a Girl

Take this pink ribbon off my eyes
I'm exposed
And it's no big surprise
Don't you think I know
Exactly where I stand
This world is forcing me
To hold your hand
'Cause I'm just a girl, little 'ol me
Don't let me out of your sight
I'm just a girl, all pretty and petite
So don't let me have any rights

Oh...I've had it up to here!
The moment that I step outside
So many reasons
For me to run and hide
I can't do the little things I hold so dear
'Cause it's all those little things
That I fear

'Cause I'm just a girl I'd rather not be
'Cause they won't let me drive
Late at night I'm just a girl,
Guess I'm some kind of freak
'Cause they all sit and stare
With their eyes

I'm just a girl,
Take a good look at me
Just your typical prototype

Oh...I've had it up to here!
Oh...am I making myself clear?
I'm just a girl
I'm just a girl in the world...
That's all that you'll let me be!
I'm just a girl, living in captivity
Your rule of thumb
Makes me worry some

I'm just a girl, what's my destiny?
What I've succumbed to is making me numb
I'm just a girl, my apologies
What I've become is so burdensome
I'm just a girl, lucky me
Twiddle-dum there's no comparison Oh...I've had it up to!
Oh...I've had it up to here!



**JE SAIS LES TOURS RUSÉS ET LES SUBTILES TRAMES
DONT POUR NOUS EN PLANTER SAVENT USER LES FEMMES**

SARA STRIDSBERG, LA FACULTÉ DES RÊVES

femelles peuvent avoir entre elles des bébés-souris. Je peux te parler de mes recherches en laboratoire.

DOCTEUR RUTH COOPER : En dépit de tes efforts acharnés pour apparaître comme une misanthrope rigide, implacable et cynique, tu es en réalité une enfant épouvantée et déprimée.

VALERIE : Appelle ça comme tu veux. Mon vrai nom, tu ne le connaîtras jamais.

DOCTEUR RUTH COOPER : Une petite enfant épouvantée, voilà ce que tu es. Mon sentiment, c'est que tu es minée par la peur, minée par la haine de soi.

VALERIE : Mon sentiment, c'est que tu es une petite femme-mec épouvantée. Mon sentiment, c'est que tes efforts sont totalement vains. Mon sentiment, c'est que tu n'es qu'une petite suceuse de bites vraiment bêtasse. Mais ce n'est pas ta faute. Tout est lié à ton enfance malheureuse dans le patriarcat.

DOCTEUR RUTH COOPER : Nous parlons donc d'une réaction schizophrénique de type paranoïde, doublée d'une dépression profonde et de potentialités destructrices colossales.

VALERIE : Je ne suis pas malade.

DOCTEUR RUTH COOPER : Tu es très malade, Valérie. Ce qui ne signifie pas que tu ne sois pas une femme obstinée et très intelligente.

VALERIE : Ce n'est pas une maladie. Au risque de me répéter : mon état n'est pas un état pathologique. Mais plutôt un état d'extrême clarté, un état de lumière blanche éblouissante, projetée par une lampe scialytique sur tous les mots, toutes les choses, tous les corps, toutes les identités. Rien qu'une brasse coulée pour m'éloigner de toi, rien qu'un cri proféré loin de toi, Docteur Cooper, et tout paraît déjà différent. Ton prétendu diagnostic correspond à la description exacte de la place de la femme dans un système de psychose de masse. La schizophrénie, la paranoïa, la dépression, les potentialités destructrices. Au sein du patriarcat, toutes les filles savent que la schizophrénie, la paranoïa,

la dépression, ne correspondent nullement à une description d'un état pathologique individuel. Mais au diagnostic parachevé d'une construction sociale, d'un régime politique fondé sur des outrages incessants perpétrés contre la capacité cérébrale de la moitié de la population, un régime fondé sur le viol.

DOCTEUR RUTH COOPER : Je veux t'aider, Valérie. Mais j'ai besoin d'en savoir plus sur toi pour être en mesure de le faire.

VALERIE : J'ai moi-même une formation universitaire au sein d'une institution psychiatrique et d'un laboratoire animalier dans une université du Maryland. Ce qui signifie que je pose moi-même les diagnostics.

DOCTEUR RUTH COOPER : Oui, j'ai bien compris que tu étais l'une de leurs étudiantes stars.

VALERIE : Je nageais dans le bonheur cette journée-là. Je sifflais, je chantais, je buvais une espèce de piquette bon marché. J'essayais de me maintenir du côté du soleil. J'avais toujours des fils porte-bonheur d'or et d'argent cousus dans mes robes.

DOCTEUR RUTH COOPER : Parle-moi de cette journée, Valérie. VALERIE : Non. L'instruction, l'éducation, tout ça n'est qu'une façon supplémentaire de morceler les gens.

J. J. ROUSSEAU, Émile, ou De l'éducation (Livre V)

Il n'est pas bon que l'homme soit seul, Émile est homme ; nous lui avons promis une compagne, il faut la lui donner. Cette compagne est Sophie. [...]

SOPHIE, ou

la femme

Sophie doit être femme comme Émile est homme, c'est-à-dire avoir tout ce qui convient à la constitution de son espèce et de son sexe pour remplir sa place dans l'ordre physique et moral. Commençons donc par examiner les conformités et les différences de son sexe et du nôtre.

En tout ce qui ne tient pas au sexe, la femme est homme : elle a les mêmes organes, les mêmes besoins, les mêmes facultés ; la machine est construite de la même manière, les pièces en sont les mêmes, le jeu de l'une est celui de l'autre, la figure est semblable ; et, sous quelque rapport qu'on les considère, ils ne diffèrent entre eux que du plus au moins.

En tout ce qui tient au sexe, la femme et l'homme ont partout des rapports et partout des différences : la difficulté de les comparer vient de celle de déterminer dans la constitution de l'un et de l'autre ce qui est du sexe et ce qui n'en est pas. Par l'anatomie comparée, et même à la seule inspection, l'on trouve entre eux des différences générales qui paraissent ne point tenir au sexe ; elles y tiennent pourtant, mais par des liaisons que nous sommes hors d'état d'apercevoir : nous ne savons jusqu'où ces liaisons peuvent s'étendre ; la seule chose que nous savons avec certitude est que tout ce qu'ils ont de commun est de l'espèce, et que tout ce qu'ils ont de différent est du sexe. Sous ce double point de vue, nous trouvons entre eux tant de rapports et tant d'oppositions, que c'est peut-être une des merveilles de la nature d'avoir pu faire deux êtres si semblables en les constituant si différemment.

Ces rapports et ces différences doivent influencer sur le moral ; cette conséquence est sensible, conforme à l'expérience, et montre la vanité des disputes sur la préférence ou l'égalité des sexes : comme si chacun des deux, allant aux fins de la nature selon sa destination particulière, n'était pas plus parfait en cela que s'il ressemblait davantage à l'autre ! En ce qu'ils ont de commun ils sont égaux ; en ce qu'ils ont de différent ils ne sont pas comparables. Une femme parfaite et un homme parfait ne doivent pas plus se ressembler d'esprit que de visage, et la perfection n'est pas susceptible de plus et de moins.

Dans l'union des sexes chacun concourt également à l'objet commun, mais non pas de la même manière. De cette diversité naît la première différence assignable entre les rapports moraux de l'un et de l'autre. L'un doit être actif et fort, l'autre passif et faible : il faut nécessairement que l'un veuille et puisse, il suffit que l'autre résiste peu.

Ce principe établi, il s'ensuit que la femme est faite spécialement pour plaire à l'homme. Si l'homme doit lui plaire à son tour, c'est d'une nécessité moins directe : son mérite est dans sa puissance ; il plaît par cela seul qu'il est fort. Ce n'est pas ici la loi de l'amour, j'en conviens ; mais c'est celle de la nature, antérieure à l'amour même.

Si la femme est faite pour plaire et pour être subjuguée, elle doit se rendre agréable à l'homme au lieu de le provoquer ; sa violence à elle est dans ses charmes ; c'est par eux qu'elle doit le contraindre à trouver sa force et à en user. L'art le plus sûr d'animer cette force est de la

Voici donc une troisième conséquence de la constitution des sexes, c'est que le plus fort soit le maître en apparence, et dépende en effet du plus faible ; et cela non par un frivole usage de galanterie, ni par une orgueilleuse générosité de protecteur, mais par une invariable loi de la nature, qui, donnant à la femme plus de facilité d'exciter les désirs qu'à l'homme de les satisfaire, fait dépendre celui-ci, malgré qu'il en ait, du bon plaisir de l'autre, et le contraint de chercher à son tour à lui plaire pour obtenir qu'elle consente à le laisser être le plus fort. Alors ce qu'il y a de plus doux pour l'homme dans sa victoire est de douter si c'est la faiblesse qui cède à la force, ou si c'est la volonté qui se rend ; et la ruse ordinaire de la femme est de laisser toujours ce doute entre elle et lui. L'esprit des femmes répond en ceci parfaitement à leur constitution : loin de rougir de leur faiblesse, elles en font gloire : leurs tendres muscles sont sans résistance : elles affectent de ne pouvoir soulever les plus légers fardeaux ; elles auraient honte d'être fortes. Pourquoi cela ? Ce n'est pas seulement pour paraître délicates, c'est par une précaution plus adroite ; elles se ménagent de loin des excuses et le droit d'être faibles au besoin. Le progrès des lumières acquises par nos vices a beaucoup changé sur ce point les anciennes opinions parmi nous, et l'on ne parle plus guère de violences depuis qu'elles sont si peu nécessaires et que les hommes n'y croient plus ; au lieu qu'elles sont très communes dans les hautes antiquités grecques et juives, parce que ces mêmes opinions sont dans la simplicité de la nature, et que la seule expérience du libertinage a pu les déraciner. Si l'on cite de nos jours moins d'actes de violence, ce n'est sûrement pas que les hommes soient plus tempérants, mais c'est qu'ils ont moins de crédulité, et que telle plainte, qui jadis eût persuadé des peuples simples, ne ferait de nos jours qu'attirer les ris des moqueurs ; on gagne davantage à se taire. Il y a dans le Deutéronome une loi par laquelle une fille abusée était punie avec le séducteur, si le délit avait été commis dans la ville ; mais s'il avait été commis à la campagne ou dans des lieux écartés, l'homme seul était puni ; Car, dit la loi, la fille a crié et n'a point été entendue. Cette bénigne interprétation apprenait aux filles à ne pas se laisser surprendre en des lieux fréquentés.

L'effet de ces diversités d'opinions sur les mœurs est sensible. La galanterie moderne en est l'ouvrage. Les hommes, trouvant que leurs plaisirs dépendaient plus de la volonté du beau sexe qu'ils n'avaient cru, ont captivé cette volonté par des complaisances dont il les a bien dédommagés.

Voyez comment le physique nous amène insensiblement au moral, et comment de la grossière union des sexes naissent peu à peu les plus douces lois de l'amour. L'empire des femmes n'est point à elles parce que les hommes l'ont voulu, mais parce que ainsi le veut la nature : il était à elles avant qu'elles parussent l'avoir. Ce même Hercule, qui crut faire violence aux cinquante filles de Thespius, fut pourtant contraint de filer près d'Omphale ; et le fort Samson n'était pas si fort que Dalila. Cet empire est aux femmes, et ne peut leur être ôté, même quand elles en abusent : si jamais elles pouvaient le perdre, il y a longtemps qu'elles l'auraient perdu.

Il n'y a nulle parité entre les deux sexes quant à la conséquence du sexe. Le mâle n'est mâle qu'en certains instants, la femelle est femelle toute sa vie, ou du moins toute sa jeunesse ; tout la rappelle sans cesse à son sexe, et, pour en bien remplir les fonctions, il lui faut une constitution qui s'y rapporte. Il lui faut du ménagement durant sa grossesse ; il lui faut du repos dans ses couches ; il lui faut une vie molle et sédentaire pour allaiter ses enfants ; il lui faut, pour les élever, de la patience et de la douceur, un zèle, une affection que rien ne rebute ; elle sert de liaison entre eux et leur père, elle seule les lui fait aimer et lui donne la confiance de les appeler siens. Que de tendresse et de soin ne lui faut-il point pour maintenir dans

l'union toute la famille ! Et enfin tout cela ne doit pas être des vertus, mais des goûts, sans quoi l'espèce humaine serait bientôt éteinte.

La rigidité des devoirs relatifs des deux sexes n'est ni ne peut être la même. Quand la femme se plaint là-dessus de l'injuste inégalité qu'y met l'homme, elle a tort ; cette inégalité n'est point une institution humaine, ou du moins elle n'est point l'ouvrage du préjugé, mais de la raison : c'est à celui des deux que la nature a chargé du dépôt des enfants d'en répondre à l'autre. Sans doute il n'est permis à personne de violer sa foi, et tout mari infidèle qui prive sa femme du seul prix des austères devoirs de son sexe est un homme injuste et barbare ; mais la femme infidèle fait plus, elle dissout la famille et brise tous les liens de la nature ; en donnant à l'homme des enfants qui ne sont pas à lui, elle trahit les uns et les autres, elle joint la perfidie à l'infidélité. J'ai peine à voir quel désordre et quel crime ne tient pas à celui-là. S'il est un état affreux au monde, c'est celui d'un malheureux père qui, sans confiance en sa femme, n'ose se livrer aux plus doux sentiments de son cœur, qui doute, en embrassant son enfant, s'il n'embrasse point l'enfant d'un autre, le gage de son déshonneur, le ravisseur du bien de ses propres enfants. Qu'est-ce alors que la famille, si ce n'est une société d'ennemis secrets qu'une femme coupable arme l'un contre l'autre, en les forçant de feindre de s'entr'aimer ?

Il n'importe donc pas seulement que la femme soit fidèle, mais qu'elle soit jugée telle par son mari, par ses proches, par tout le monde ; il importe qu'elle soit modeste, attentive, réservée, et qu'elle porte aux yeux d'autrui, comme en sa propre conscience, le témoignage de sa vertu. Enfin s'il importe qu'un père aime ses enfants, il importe qu'il estime leur mère. Telles sont les raisons qui mettent l'apparence même au nombre des devoirs des femmes, et leur rendent l'honneur et la réputation non moins indispensables que la chasteté. De ces principes dérive, avec la différence morale des sexes, un motif nouveau de devoir et de convenance, qui prescrit spécialement aux femmes l'attention la plus scrupuleuse sur leur conduite, sur leurs manières, sur leur maintien. Soutenir vaguement que les deux sexes sont égaux, et que leurs devoirs sont les mêmes, c'est se perdre en déclamations vaines, c'est ne rien dire tant qu'on ne répondra pas à cela.

N'est-ce pas une manière de raisonner bien solide, de donner des exceptions pour réponse à des lois générales aussi bien fondées ? Les femmes, dites-vous, ne font pas toujours des enfants ! Non, mais leur destination propre est d'en faire. Quoi ! parce qu'il y a dans l'univers une centaine de grandes villes où les femmes, vivant dans la licence, font peu d'enfants, vous prétendez que l'état des femmes est d'en faire peu ! Et que deviendraient vos villes, si les campagnes éloignées, où les femmes vivent plus simplement et plus chastement, ne réparaient la stérilité des dames ? Dans combien de provinces les femmes qui n'ont fait que quatre ou cinq enfants passent pour peu fécondes ! Enfin, que telle ou telle femme fasse peu d'enfants, qu'importe ? L'état de la femme est-il moins d'être mère ? et n'est-ce pas par des lois générales que la nature et les mœurs doivent pourvoir à cet état ?

(. . .)

LES DONNÉES DE LA BIOLOGIE

LA femme? C'est bien simple, disent les amateurs de formes simples : elle est une matrice, un ovaire; elle est une femelle : ce mot suffit à la définir. Dans la bouche de l'homme, l'épithète « femelle » sonne comme une insulte; pourtant il n'a pas honte de son animalité, il est fier au contraire si l'on dit de lui : « C'est un mâle! » Le terme « femelle » est péjoratif non parce qu'il enracine la femme dans la nature, mais parce qu'il la confine dans son sexe; et si ce sexe paraît à l'homme méprisable et ennemi même chez les bêtes innocentes, c'est évidemment à cause de l'inquiète hostilité que suscite en lui la femme; cependant il veut trouver dans la biologie une justification de ce sentiment. Le mot femelle fait lever chez lui une sarabande d'images : un énorme ovule rond happe et châtre le spermatozoïde agile; monstreuse et gavée la reine des termites règne sur les mâles asservis; la mante religieuse, l'araignée repuës d'amour broient leur partenaire et le dévorent; la chienne en rut court les ruelles, traînant après elle un sillage d'odeurs perverses; la guénon s'exhibe impudemment et se dérobe avec une hypocrite coquetterie; et les fauves plus superbes, la tigresse, la lionne, la panthère se couchent servilement sous l'impériale étreinte du mâle. Inerte, impatiente, rusée, stupide, insensible, lubrique, féroce, humiliée,

Simone De BEAUVOIR, Le deuxième sexe

l'homme projette dans la femme toutes les femelles à la fois. Et le fait est qu'elle est une femelle. Mais si l'on veut cesser de penser par lieux communs, deux questions aussitôt se posent : que représente dans le règne animal la femme ? et quelle espèce singulière de femelle se réalise dans la femme ?

**

Mâles et femelles sont deux types d'individus qui à l'intérieur d'une espèce se différencient en vue de la reproduction ; on ne peut les définir que corrélativement. Mais il faut remarquer d'abord que le sens même de la *section* des espèces en deux sexes n'est pas clair.

Dans la nature elle n'est pas universellement réalisée. Pour ne parler que des animaux, on sait que chez les unicellulaires : infusoires, amibes, bacilles, etc., la multiplication est fondamentalement distincte de la sexualité, les cellules se divisant et se subdivisant solitairement. Chez certains métazoaires la reproduction s'opère par schizogénèse, c'est-à-dire tronçonnement de l'individu dont l'origine est aussi asexuée, ou par blastogénèse, c'est-à-dire tronçonnement de l'individu produit lui-même par un phénomène sexuel ; les phénomènes de bourgeonnement et de segmentation observés chez l'hydre d'eau douce, chez les Coelentérés, les Éponges, les Vers, les Tuniciers en sont des exemples bien connus. Dans les phénomènes de parthénogénèse l'œuf vierge se développe en embryon sans l'intervention du mâle ; celui-ci ne joue aucun rôle ou seulement un rôle secondaire : les œufs d'abeille non fécondés se subdivisent et produisent des bourdons ; chez les pucerons, les mâles sont absents pendant une série de générations et les œufs non fécondés donnent des femelles. On a reproduit artificiellement la parthénogénèse chez l'Oursin, l'Étoile de mer, la Grenouille. Cependant, il arrive chez les protozoaires que deux cellules fusionnent, formant ce qu'on appelle un zygote ; la fécondation est nécessaire pour que les œufs de l'abeille engendrent des femelles,

50

ceux du puceron des mâles. Certains biologistes en ont conclu que même dans les espèces capables de se perpétuer de manière unilatérale, la rénovation du germe par un mélange de chromosomes étrangers serait utile au rajeunissement et à la vigueur de la lignée ; on comprendrait ainsi que dans les formes les plus complexes de la vie, la sexualité soit une fonction indispensable ; seuls les organismes élémentaires pourraient se multiplier sans sexes, et encore épuiseraient-ils ainsi leur vitalité. Mais cette hypothèse est aujourd'hui des plus controuvées ; des observations ont prouvé que la multiplication asexuée peut se produire indépendamment sans qu'on remarque aucune dégénérescence ; le fait est particulièrement frappant chez les bacilles ; les expériences de parthénogénèse se sont faites de plus en plus nombreuses, de plus en plus audacieuses et en beaucoup d'espèces le mâle apparaît comme radicalement inutile. D'ailleurs, l'utilité d'un échange intercellulaire fût-elle démontrée, elle apparaîtrait elle-même comme un pur fait injustifié. La biologie constate la division des sexes, mais fût-elle imbue de finalisme, elle ne réussit pas à la déduire de la structure de la cellule, ni des lois de la multiplication cellulaire, ni d'aucun phénomène élémentaire.

L'existence de gamètes¹ hétérogènes ne suffit pas à définir deux sexes distincts ; en fait, il arrive souvent que la différenciation des cellules génératrices n'amène pas la scission de l'espèce en deux types : elles peuvent appartenir toutes deux à un même individu. C'est le cas des espèces hermaphrodites, si nombreuses chez les plantes et qu'on rencontre aussi chez quantité d'animaux inférieurs, entre autres chez les annelés et les mollusques. La reproduction s'effectue alors soit par autofécondation, soit par fécondation croisée. Sur ce point encore, certains biologistes ont prétendu légitimer l'ordre établi. Ils considèrent le gonochorisme, c'est-à-dire le sys-

1. On appelle gamètes les cellules génératrices dont la fusion constitue l'œuf.

tème où les différentes gonades¹ appartiennent à des individus distincts, comme un perfectionnement de l'hermaphroditisme, réalisé par voie évolutive; mais d'autres tiennent au contraire le gonochorisme pour primitif : l'hermaphroditisme en serait une dégénérescence. De toute manière ces notions de supériorité d'un système sur l'autre impliquent, touchant l'évolution, des théories des plus contestables. Tout ce qu'on peut affirmer avec certitude, c'est que ces deux modes de reproduction coexistent dans la nature, qu'ils réalisent l'un et l'autre la perpétuation des espèces et que, tout comme l'hétérogénéité des gamètes, celle des organismes porteurs des gonades apparaît comme accidentelle. La séparation des individus en mâles et femelles se présente donc comme un fait irréductible et contingent.

La plupart des philosophies l'ont prise pour accordée sans prétendre l'expliquer. On connaît le mythe, platonicien : au commencement il y avait des hommes, des femmes et des androgynes; chaque individu possédait une double face, quatre bras, quatre jambes et deux corps accolés; ils furent un jour fendus en deux « à la manière dont on fend les œufs » et, depuis lors, chaque moitié cherche à rejoindre sa moitié complémentaire : les dieux décidèrent ultérieurement que par l'accouplement de deux moitiés dissemblables de nouveaux êtres humains seraient créés. Mais c'est seulement l'amour que cette histoire se propose d'expliquer : la division en sexes est prise d'abord comme donnée. Aristote ne la justifie pas davantage : car si la coopération de la matière et de la forme est exigée en toute action, il n'est pas nécessaire que les principes actifs et passifs soient distribués en deux catégories d'individus hétérogènes. Ainsi saint Thomas déclare-t-il que la femme est un être « occasionnel », ce qui est une manière de poser — dans une perspective masculine — le caractère accidentel de la sexualité. Hegel cependant eût été infidèle à son délire rationaliste s'il n'eût tenté de la

1. On appelle gonades les glandes qui produisent les gamètes.

fonder logiquement. La sexualité représente selon lui la médiation à travers laquelle le sujet s'atteint concrètement comme genre. « Le genre se produit en lui comme un effet contre cette disproportion de sa réalité individuelle, comme un désir de retrouver dans un autre individu de son espèce le sentiment de lui-même en s'unissant à lui, de se compléter et d'envelopper par là le genre dans sa nature et l'amener à l'existence. C'est l'accouplement. » (*Philosophie de la Nature*, 3^e partie, § 369.) Et un peu plus loin : « Le processus consiste en ceci, savoir : ce qu'ils sont en soi, c'est-à-dire un seul genre, une seule et même vie subjective, ils le posent aussi comme tel. » Et Hegel déclare ensuite que, pour que le processus de rapprochement s'effectue, il faut d'abord qu'il y ait différenciation des deux sexes. Mais sa démonstration n'est pas convaincante : on y sent trop le parti pris de retrouver en toute opération les trois moments du syllogisme. Le déplacement de l'individu vers l'espèce, par lequel individu et espèce s'accomplissent dans leur vérité, pourrait s'effectuer sans troisième terme dans le simple rapport du générateur à l'enfant : la reproduction pourrait être asexuée. Ou encore le rapport de l'un à l'autre pourrait être le rapport de deux semblables, la différenciation résidant dans la singularité des individus d'un même type, comme il arrive dans les espèces hermaphroditiques. La description de Hegel dégage une très importante signification de la sexualité : mais son erreur est toujours de faire de signification raison. C'est en exerçant l'activité sexuelle que les hommes définissent les sexes et leurs relations comme ils créent le sens et la valeur de toutes les fonctions qu'ils accomplissent : mais elle n'est pas nécessairement impliquée dans la nature de l'être humain. Dans la *Phénoménologie de la perception*, Merleau-Ponty fait observer que l'existence humaine nous oblige à réviser les notions de nécessité et de contingence. « L'existence, dit-il, n'a pas d'attributs fortuits, pas de contenu qui ne contribue à lui donner sa forme, elle n'admet pas en elle-même de pur fait parce qu'elle est le mouvement par lequel les faits sont

assumés. » C'est vrai. Mais il est vrai aussi qu'il est des conditions sans lesquelles le fait même de l'existence apparaîtrait comme impossible. La présence au monde implique rigoureusement la position d'un corps qui soit à la fois une chose du monde et un point de vue sur ce monde : mais il n'est pas exigé que ce corps possède telle ou telle structure particulière. Dans *l'Être et le Néant*, Sartre discute l'affirmation de Heidegger selon laquelle la réalité humaine est vouée à la mort du fait de sa finitude ; il établit qu'une existence finie et temporellement illimitée serait concevable ; néanmoins, si la vie humaine n'était pas habitée par la mort, le rapport de l'homme au monde et à soi-même serait si profondément bouleversé que la définition « l'homme est mortel » se découvrirait comme tout autre chose qu'une vérité empirique : immortel, un existant ne serait plus ce que nous appelons un homme. Une des caractéristiques essentielles de son destin, c'est que le mouvement de sa vie temporelle crée derrière lui et devant lui l'infini du passé et de l'avenir : la perpétuation de l'espèce apparaît donc comme le corrélatif de la limitation individuelle ; ainsi peut-on considérer le phénomène de la reproduction comme ontologiquement fondé. Mais il faut s'arrêter là ; la perpétuation de l'espèce n'entraîne pas la différenciation sexuelle. Que celle-ci soit assumée par les existants de telle manière qu'en retour elle entre dans la définition concrète de l'existence, soit. Il n'en demeure pas moins qu'une conscience sans corps, qu'un homme immortel sont rigoureusement inconcevables, tandis qu'on peut imaginer une société se reproduisant par parthénogenèse ou composée d'hermaphrodites.

Quant au rôle respectif des deux sexes, c'est un point sur lequel les opinions ont beaucoup varié ; elles ont été d'abord dénuées de tout fondement scientifique, elles reflétaient seulement des mythes sociaux. On a longtemps pensé, on pense encore dans certaines sociétés primitives à filiation utérine, que le père n'a aucune part dans la conception de l'enfant : les larves ancestrales s'infiltreraient sous forme de germes

vivants dans le ventre maternel. A l'avènement du patriarcat, le mâle revendique à proprement parler sa postérité ; on est bien obligé d'accorder encore un rôle à la mère dans la procréation, mais on admet qu'elle ne fait que porter et engraisser la semence vivante : le père seul est créateur. Aristote imagine que le fœtus est produit par la rencontre du sperme et des menstrues : dans cette symbiose, la femme fournit seulement une matière passive, c'est le principe mâle qui est force, activité, mouvement, vie. C'est aussi la doctrine d'Hippocrate qui reconnaît deux espèces de semences, une faible ou femelle, et une forte qui est mâle. La théorie aristotélicienne s'est perpétuée à travers tout le Moyen Âge et jusque dans l'époque moderne. A la fin du xviii^e, Harvey sacrifiant des biches peu après l'accouplement trouva dans les cornes de l'utérus des vésicules qu'il considéra comme des œufs et qui étaient en réalité des embryons. Le Danois Sténon donna le nom d'ovaires aux glandes génitales femelles qu'on appelait jusque-là des « testicules féminins », et il remarqua à leur surface l'existence de vésicules que Graaf en 1677 identifia à tort avec l'œuf et auxquelles il donna son nom. On continua à regarder l'ovaire comme un homologue de la glande mâle. Cette même année, cependant, on découvrit les « animalcules spermatisques » et on constata qu'ils pénétraient dans l'utérus féminin ; mais on croyait qu'ils ne faisaient que s'y nourrir et que l'individu était déjà préformé en eux ; le Hollandais Hartaker, en 1694, dessinait une image de l'*homunculus* caché dans le spermatozoïde, et en 1699 un autre savant déclare qu'il a vu le spermatozoïde rejeter une sorte de mue sous laquelle est apparu un petit homme qu'il a dessiné lui aussi. La femme se bornait donc dans ces hypothèses à engraisser un principe vivant actif et déjà parfaitement constitué. Ces théories ne sont pas universellement reçues et les discussions se poursuivent jusqu'au xix^e ; c'est l'invention du microscope qui permet d'étudier l'œuf animal ; en 1827, Baer identifie l'œuf des mammifères : c'est un élément contenu à l'intérieur de la vésicule de Graaf ; bientôt on put en étudier la segmen-

tation; en 1835 furent découverts le sarcome, c'est-à-dire le protoplasme, puis la cellule; et en 1877 fut réalisée une observation qui montrait la pénétration du spermatozoïde dans l'œuf de l'étoile de mer; à partir de là fut établie la symétrie des noyaux des deux gamètes; le détail de leur fusion a été analysé pour la première fois en 1883 par un zoologiste belge.

Mais les idées d'Aristote n'ont cependant pas perdu tout crédit. Hegel estime que les deux sexes doivent être différenciés: l'un sera actif, l'autre passif, et il va de soi que la passivité sera le lot de la femelle. « L'homme est ainsi par suite de cette différenciation le principe actif tandis que la femelle est le principe passif parce qu'elle demeure dans son unité non développée. » Et même une fois l'ovule reconnu comme un principe actif, les hommes ont encore tenté d'opposer son inertie à l'agilité du spermatozoïde. Aujourd'hui une tendance opposée se dessine: les découvertes de la parthénogénèse ont amené certains savants à réduire le rôle du mâle à celui d'un simple agent physico-chimique. Il s'est révélé qu'en quelques espèces l'action d'un acide ou une excitation mécanique pouvaient suffire à provoquer la segmentation de l'œuf et le développement de l'embryon; à partir de là, on a hardiment supposé que le gamète mâle ne serait pas nécessaire à la génération, il serait tout au plus un ferment; peut-être la coopération de l'homme à la procréation deviendrait-elle un jour inutile: il paraît que c'est là le vœu d'un grand nombre de femmes. Mais rien n'autorise une anticipation si hardie parce que rien n'autorise à universaliser les processus spécifiques de la vie. Les phénomènes de la multiplication asexuée et de la parthénogénèse n'apparaissent ni plus ni moins fondamentaux que ceux de la reproduction sexuée. Nous avons dit que celle-ci n'est pas *a priori* privilégiée: mais aucun fait n'indique qu'elle soit réductible à un mécanisme plus élémentaire.

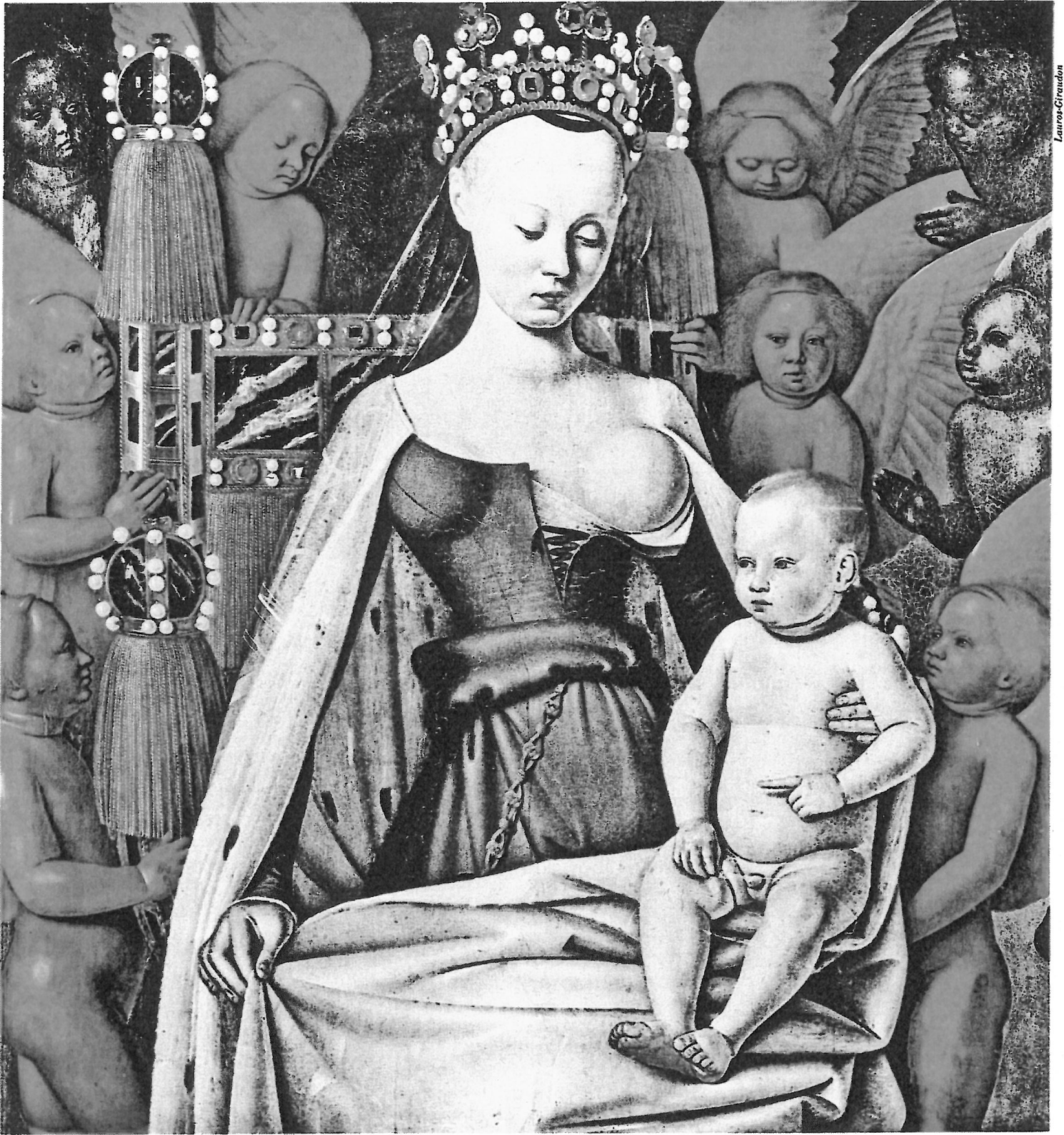
1. HEGEL, *Philosophie de la Nature*, 3^e partie, § 369.

Ainsi, récusant toute doctrine *a priori*, toute théorie hasardeuse, nous nous trouvons placés devant un fait dont on ne peut fournir ni fondement ontologique, ni justification empirique et dont on ne saurait comprendre *a priori* la portée. C'est en l'examinant dans sa réalité concrète que nous pourrions espérer en dégager la signification: alors peut-être le contenu du mot « femelle » se révélerait-il.

Nous n'entendons pas proposer ici une philosophie de la vie; et dans la querelle qui oppose finalisme et mécanisme nous ne voulons pas prendre hâtivement parti. Cependant il est remarquable que tous les physiologistes et les biologistes emploient un langage plus ou moins finaliste, du seul fait qu'ils donnent un sens aux phénomènes vitaux; nous adopterons leur vocabulaire. Sans rien décider touchant le rapport entre vie et conscience, on peut affirmer que tout fait vivant indique une transcendance, qu'en toute fonction s'empâte un projet: nos descriptions ne sous-entendent rien de plus.

**

Dans la grande majorité des espèces les organismes mâles et femelles coopèrent en vue de la reproduction. Ils sont fondamentalement définis par les gamètes qu'ils produisent. Chez quelques algues et chez quelques champignons ces cellules qui fusionnent pour produire l'œuf sont identiques; ces cas d'isogamie sont significatifs en ce qu'ils manifestent l'équivalence basale des gamètes; d'une manière générale ceux-ci sont différenciés: mais leur analogie demeure frappante. Spermatozoïdes et ovules résultent d'une évolution de cellules primitivement identiques: le développement des cellules primitives femelles en oocytes diffère de celui des spermatozoïdes par des phénomènes protoplasmiques, mais les phénomènes nucléaires sont sensiblement les mêmes. L'idée exprimée en 1903 par le biologiste AnceI est considérée encore aujourd'hui comme valable: « Une cellule progérmipatrice indifférenciée deviendra mâle ou femelle suivant les



**MAIS UNE FEMME HABILE EST UN MAUVAIS PRÉSAGE
ET JE SAIS CE QU'IL COÛTE À DE CERTAINES GENS
POUR AVOIR PRIS LES LEURS AVEC TROP DE TALENS**

CETTE PHOTO ME FAIT PENSER
A UN MOMENT DANS TARTUFFE

↓ ↓ ↓ ↓ ↓ ↓ ↓ ↓ ↓ ↓ ↓ ↓ ↓ ↓ ↓ ↓

ALAIN



UNE
CROIX



LE NOTAIRE



GEORGETTE



L'ECOLE DES FEMMES | REPETITION DU 23/04/2014

GEORGETTE



ALAIN?



UNE
CROIX?



LE
NOTAIRE?



TARTUFFE | REPRESENTATION DU 17/10/2013

Benoit Mehin

LE THÉÂTRE PERMANENT AU JOUR LE JOUR

Jeudi 08 Mai 2014

Atelier de transmission

Judith et Julien sont chargés de l'atelier. 4 participants sont présents.

La discussion tourne principalement autour d'Agnès : elle ne serait peut-être pas si naïve ? D'un côté, certains soutiennent qu'elle n'est pas forcément stupide mais que l'on ne peut douter de sa grande ingénuité ; d'un autre côté, Agnès serait indubitablement intelligente et manipulerait Arnolphe.

Puis, la recherche est axée sur la séquence de fin afin de réussir à faire entendre parfaitement l'histoire d'Enrique et d'Angélique (mère d'Agnès) décédée. Comment comprendre le sens en se focalisant sur les respirations et intentions que l'on donne au texte ? Tel est l'enjeu du travail.

La fameuse scène entre Arnolphe et Agnès (sc.5 de l'acte II) est revisitée de sorte à faire naître une Agnès manipulatrice et non plus ingénue. La discussion établie au préalable nourrit donc une hypothèse où Arnolphe énervé cherche à savoir ce qui a été pris à une Agnès qui se joue de lui et le fait marcher en bourrique.

Le travail s'inscrit davantage dans une recherche par rapport au texte que dans une recherche dans l'espace. Ce qui ressort est qu'il faut, avant de jouer, créer un cadre formel d'où naîtra naturellement le jeu.

Une participante confie qu'elle souhaite devenir comédienne et qu'elle avait été très étonnée de voir les libertés que se permettent les comédiens sur *L'École des femmes* par rapport au texte et aux codes théâtraux. Elle avait accès plutôt à un théâtre classique et respectueux des règles où il n'était pas question de changer une virgule.

Répétition

Après les dernières représentations de *L'École des femmes* se fait jour la nécessité de revoir les transitions afin que les inégalités d'énergie se rééquilibrent. Les enchaînements entre les scènes et les actes sont donc reprécisés et clarifiés. Puis des détails sont à nouveau revus, comme le rap d'Arnolphe par exemple. Tandis que le rythme de la première scène entre Arnolphe et Chrysalde est retravaillé, la lecture des Sophocle se poursuit. C'est *Electre*, cette fois, qui est mise sur le métier. Dans le prolongement de réflexions menées sur les rapports entre peinture abstraite et architecture moderne, qui avaient ouvert les répétitions, Gwenaël Morin rappelle qu'il y a deux catégories de peinture abstraites : celles qui s'appuient sur une formalisation d'un geste réaliste, et celles qui sont arrachées à toute perspective de représentation : « Eh, bien c'est ce qu'il faut qu'on trouve. La pièce, le deuil ne doit pas être une schématisation de ce que pourrait être la souffrance mais une forme pure de l'épuisement. Il faut que ça vienne de très loin. C'est profond, c'est une puissance des profondeurs. Mais surtout pas d'événement. Surtout pas. Le ressassement. L'abandon. Le ressassement. Il faut aussi qu'on pense à cette idée de la pleureuse, de la pleureuse professionnelle. Une forme qui puisse nous affecter de l'extérieur, comme le carré blanc de Malévitch nous affecte. »

Représentation

55 spectateurs. Beaucoup de personnes du conservatoire de Lyon sont là. Olivier Neveux (qui était intervenu dans le cadre d'une tribune en septembre), est présent.

La représentation est en général plus investie et énergique que les dernières. Le commencement, où l'on peut voir Julien présenter la pièce et directement enchaîner sur le début d'Arnolphe plonge les spectateurs dans la pièce. Les traversées centrales effectuées au sein des gradins effrayent des spectateurs qui choisissent de se déplacer. La différence de taille entre Arnolphe et Agnès fait particulièrement réagir le public ce soir et la réplique « voyez la médisance, et comme chacun cause » prend alors beaucoup de sens pour les spectateurs goguenards.

Sara Ferroud

Le Théâtre Permanent reçoit le soutien de la ville de Lyon, du Ministère de la Culture/DRAC Rhône Alpes et la Région Rhône Alpes.
Directeur de publication : Gwenaël Morin ; Rédactrice en chef : Barbara Métais-Chastanier ; Comité de rédaction : Adèle Gascuel, Sara Ferroud. Montage iconographique : François Dodet. Illustrations (par ordre d'apparition): Guerrilla Girls / Eugène Delacroix, *L'éducation de la vierge*, 1842 / Julien-Jean Gourdel, *L'éducation de la vierge Marie par Sainte Anne*, 1844 / Michel-Ange, *la création d'Ève*, 1508 / Jean Fouquet, *La Vierge et l'Enfant entourés d'anges*, 1452 / Guerrilla Girls.



**MOI-MÊME, J'EN AI HONTE; ET, DANS L'ÂGE OÙ JE SUIS,
JE NE VEUX PLUS PASSER POUR SOTTE, SI JE PUIS**